

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. • (NAPOLÉON).
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

UNE REVUE SUR L'ESPLANADE DES INVALIDES



LE DÉFILE



LA REMISE DES DÉCORATIONS



L'ACCOLADE À UN LÉGIONNAIRE



LES TROUPES DÉFILENT DEVANT LE G^{ral} GALOPIN

Le général Galopin, sur l'esplanade des Invalides, devant une foule énorme, a passé, hier, une revue d'une partie des troupes du camp retranché de Paris : un régiment, trois bataillons de territoriaux et deux escadrons d'un régiment de chasseurs. L'allure magnifique de ces soldats, dont beaucoup reviennent du front, enthousiasma les Parisiens, qui ne leur ménagèrent pas leurs bravos. Au cours de la revue, des croix de la Légion d'honneur et des médailles militaires ont été remises.

Petits théâtres d'opérations

Ce n'est pas seulement sur les grands fronts de France et de Russie que l'on se bat. La guerre a pris un caractère mondial et s'est étendue sur toutes les mers et sur tous les continents. En effet, l'Allemagne, quoique tard venue dans le grand mouvement d'expansion qui a caractérisé la fin du dix-neuvième siècle, avait fini cependant par acquérir des colonies importantes dans les différentes parties du monde.

En Afrique, elle possédait, sur la côte atlantique, le Togoland, le Cameroun et le pays connu sous le nom de Sud-Ouest Africain allemand. On sait que nous avons payé ses convoitises sur le Maroc par la cession d'une partie de notre Congo. Sur la côte orientale, elle s'était établie fortement en face de Zanzibar et de Madagascar, dans l'Est Africain. Elle ne cachait pas ses prétentions d'absorber les colonies portugaises et même le Congo belge, fondant ainsi un grand empire africain allemand qui aurait coupé les possessions anglaises.

En Asie, elle avait participé à l'effraction de la Chine et s'était adjugé un territoire important autour de la baie de Kiao-Tchéou. Ses agents travaillaient activement le marché chinois et intriguaient, suivant leur habitude, à Pékin et au Japon.

Dans l'Océan Pacifique, elle avait réussi à s'assurer d'excellentes bases d'opérations maritimes aux îles Carolines, Salomon, Samoa, etc. Enfin, en Amérique, sans avoir des colonies directes, les Allemands s'étaient infiltrés dans l'Amérique du Sud, en particulier au Brésil et au Chili.

Le seul résultat décisif de la guerre est bien, pour le moment, la perte de tout ce domaine colonial, qui était l'orgueil de l'Allemagne et qui était pour elle le présage de cet empire universel dont le kaiser avait donné la formule : « Notre avenir est sur la mer. » Les Japonais ont pris Kiao-Tchéou et ont occupé les îles de l'Océanie. Les croiseurs allemands ont disparu des mers. Les colonies africaines, abandonnées à leurs seules ressources, se défendent tant bien que mal grâce à l'étendue de ces régions et aux difficultés qu'oppose le climat aux expéditions militaires, mais tous les points importants de la côte sont occupés par les Anglais et par nous, et la capitulation viendra autant par le blocus que par les combats. Les anciennes parties françaises du Congo, avec leurs piqûres sur le fleuve, sont déjà à peu près reconquises.

Le commerce allemand, qui avait pris une si grande extension et qui comptait parmi les facteurs essentiels de la suprématie germanique, est anéanti partout.

Nous avons laissé pour la fin de ce bref exposé un dernier théâtre d'opérations qui fait également partie des aspirations de l'impérialisme allemand : c'est l'Empire ottoman. Personne n'ignore aujourd'hui que le pangermanisme avait solutionné la question d'Orient à son profit. Avec une persévérance et une habileté incontestables, la politique allemande avait transformé peu à peu la Turquie en une sorte de vassale et préparé l'absorption de l'Asie Mineure. La grande conception du chemin de fer de Bagdad devait livrer à la colonisation allemande l'exploitation de ces riches contrées, que l'incurie turque avait laissées pour ainsi dire en friche. De là à pénétrer en Perse, et, par le golfe Persique, à menacer les Indes, le vertige allemand n'eût pas hésité.

En entraînant la Turquie dans la lutte, le kaiser s'était imaginé qu'il déchaînerait la guerre sainte dans le monde musulman, dont il se déclarait le protecteur. Or, le monde musulman est resté calme, et la Turquie s'aperçoit trop tard qu'elle a été dupée.

Toutes les tentatives des armées turques, tant contre le Caucase que contre le canal de Suez, ont abouti à des défaites. Et si les Russes, pas plus que les Anglais, ne passent encore à l'offensive vers l'Arménie et vers la Syrie, c'est qu'ils attendent les résultats de l'attaque de Constantinople.

Mais nous signalons les progrès faits du côté de la Mésopotamie par le corps anglo-indien débarqué au golfe Persique. Bassorah est déjà occupée, et Bagdad, la vieille cité des khalifes, ne tardera pas à l'être.

Général X...

La mobilisation des cuisines

Le Journal évangélique du Dimanche, pour le district de Wanzleben, adjure les ménagères patriotes de sacrifier les casseroles de cuivre, malgré l'éclat dont elles parent les cuisines. « Il faudrait partout établir des dépôts où ces objets seraient apportés. Car la place du vieux cuivre est plutôt au feu que sur le feu. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 22 avril (263^e jour de la guerre)



15 HEURES. — Rien n'a été signalé depuis le communiqué d'hier soir.

23 HEURES. — Près de Langemarck, au nord d'Ypres, les troupes britanniques ont repoussé deux attaques.

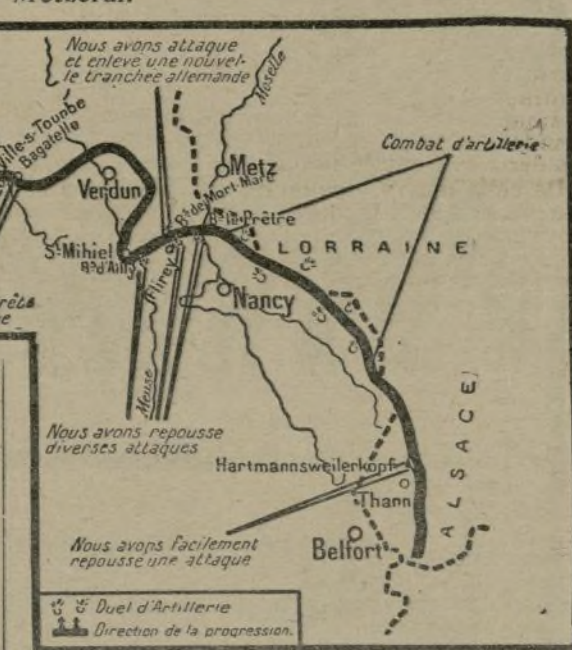
A la cote 60, près de Zwartelen, les contre-attaques allemandes, dont la violence paraît s'expliquer par le désir de réparer un échec nié par les communiqués officiels de l'état-major impérial, ont définitivement échoué : les pertes de l'ennemi sont supérieures aux chiffres indiqués hier.

Dans le secteur de Reims, lutte d'artillerie.

En Argonne, à Bagatelle, une attaque allemande, peu importante d'ailleurs, a été repoussée.

Près de Saint-Mihiel, dans la forêt d'Apremont, nous avons enlevé d'assaut deux lignes successives de tranchées au lieu dit « La Tête à Vache ». La Tête à Vache formait un saillant dans nos positions, qui nous gênait sérieusement. De très nombreux cadavres allemands sont restés sur le terrain; nous avons fait une cinquantaine de prisonniers.

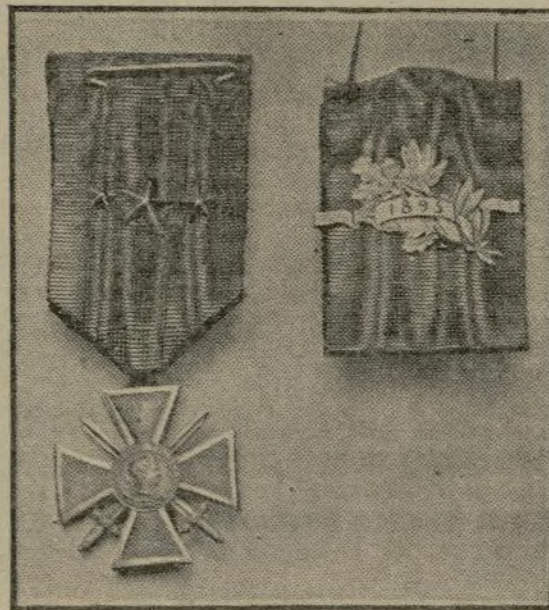
En Alsace, nous avons continué à progresser sur les deux rives de la Fecht. Au Nord, nous tenons le confluent de la Fecht et de son affluent de gauche, la Wurmsa. Au Sud, nous avons atteint Schiessloch, gagnant ainsi du terrain vers l'Est, dans la direction de Metzeral.



Le Conseil des ministres a choisi la Croix de Guerre

On se souvient qu'une commission extra-parlementaire, composée de sénateurs, députés et artistes graveurs, avait été nommée dans le but de choisir un modèle de croix pour l'insigne destiné aux militaires cités à l'ordre de l'armée et prévu par la loi du 8 avril 1915. Cette commission avait soumis, sur une centaine de projets proposés, trois modèles au ministre de la Guerre.

Hier matin, M. Millerand a fait connaître sa décision au Conseil des ministres. La croix choisie est



Modèle de la Croix de Guerre : à droite, un spécimen de la palme qui désignera la citation à l'ordre de l'armée avec les dates 1914-1915.

en bronze florentin, à quatre branches, du module de 37 millimètres, avec épées croisées. Le centre de l'avvers représente une tête de République en bonnet phrygien, ornée d'une couronne de lauriers. Le revers porte la date commémorative : 1914-1915. Cette croix sera suspendue à un ruban vert, avec liseré rouge à chaque bord, comptant 5 bandes rouges longitudinales de 1 millimètre sur 5 centimètres, rappelant la croix

de Sainte-Hélène. Elle sera acrochée sur la poitrine côté gauche, comme la Légion d'honneur, par une bélière en forme d'anneau.

Comme signes distinctifs, la Croix de guerre portera sur le ruban, pour une citation à l'ordre de la brigade : une étoile en bronze; pour une citation à l'ordre de la division : une étoile en argent; au corps d'armée : une étoile en vermeil. Enfin, la citation à l'ordre de l'armée comportera une palme, avec branche de lauriers, en bronze.

Cette croix est l'une de celles proposées par le syndicat de la bijouterie; elle sera distribuée aux ayants-droit vers le mois de juin.

La piraterie allemande

Le torpillage de l'« Ellispontos » et l'opinion grecque.

ATHÈNES. — Le fait qu'une torpille ait été lancée contre le vapeur grec *Ellispontos*, dans le voisinage de la côte hollandaise et apparemment sans avertissement préalable, par un sous-marin allemand, a produit une profonde indignation en Grèce et amènera sans doute une demande d'explication auprès du gouvernement allemand.

La presse tout entière condamne cet acte de barbarie; l'*Embros* dit que la véritable réponse de la Grèce sera donnée d'ici quelques jours.

Le kaiser s'excuse.

LONDRES. — Le correspondant du *Daily Express* à Amsterdam écrit savoir, de source digne de foi que le kaiser a envoyé à la reine Wilhelmine une longue dépêche personnelle regrettant que le *Katwijk* ait été coulé.

Une manifestation francophile au Brésil

RIO-DE-JANEIRO. — Au cours d'une imposante manifestation organisée par la Ligue des alliés, au théâtre lyrique, M. Pierre Baudin a exprimé ses remerciements émus et la gratitude de la France pour l'amitié que lui manifeste le Brésil. Il a exposé ensuite les leçons qui découlent de la guerre pour les neutres; il a conclu en montrant la nécessité pour les Français d'affluer de plus en plus au Brésil.

Dans un brillant discours, M. Irineu Machado a affirmé que le Brésil était prêt à confier à la France l'œuvre de sa rénovation; il a critiqué ensuite les tentatives pangermanistes de la colonie allemande au Brésil et a terminé en faisant l'éloge du général Joffre et en rappelant la parole fameuse : « Nous l'avons votre Rhin allemand ».

La manifestation a pris fin au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Un roi boche

Je viens de lire dans la *Revue Hebdomadaire* le texte de la spirituelle et pittoresque conférence que mon éminent confrère et ami le marquis de Ségur a consacrée au Boche étonnant qui eut nom Frédéric-Guillaume I^{er} et qui mérita le titre de : Père du militarisme allemand.

De ce singulier personnage qui semble plutôt né de l'imagination d'un romancier épris de burlesque que l'authentique produit de la réalité, même germanique, M. de Ségur a tracé un rapide et saisissant portrait. Je dis rapide, non qu'il y manque aucun trait essentiel, mais parce qu'il me semble observer chez l'élégant et scrupuleux historien qu'est le marquis de Ségur une sorte de répugnance bien naturelle envers cette grossière et barbare figure. Il en dessine, certes, avec exactitude, l'image odieuse à la fois et bouffonne, mais la curiosité qu'il en peut avoir n'exclut pas le dégoût instinctif qu'il en a. Néanmoins, il passe outre, car Frédéric-Guillaume I^{er} étant considéré par les historiens allemands comme le « Père de la patrie allemande », il est intéressant de le voir tel qu'il fut dans son œuvre et dans sa vie.

De cette œuvre, d'ailleurs, qui consista à organiser et à développer les forces militaires de la Prusse et à y établir les méthodes du caporalisme, le mérite ne fut pas immédiatement reconnu au monarque brandebourgeois, même par ceux qui la continuaient. L'ouvrier en était un personnage si falot et si grotesque, qu'il fallut du temps pour reconnaître que ce magot avait accompli la de la « belle œuvre ».

Maintenant, paraît-il, justice lui est rendue outre-Rhin, et puisqu'il y est en possession de la gloire incontestée d'avoir, comme le dit M. de Ségur, « marqué la monarchie prussienne à son empreinte indélébile et d'avoir inventé les formules d'après lesquelles jusqu'à cette heure ont gouverné les Hohenzollern », laissons-lui la sinistre responsabilité d'avoir empoisonné l'Allemagne du monstrueux militarisme dont elle est en train de payer cher la formidable brutalité et l'insupportable orgueil.

Brutal et méthodique, ce Frédéric-Guillaume I^{er} ne fait-il pas penser à ce mannequin explosif que les Allemands avaient dressé dans l'une de leurs tranchées? Il en eut, en effet, l'automatisme et la malfaisance. Dès l'enfance, le gros Guillaume, comme on l'appelait, manifesta la lourde violence de sa nature. A peine hors des lisières, il battait ses camarades de jeux. Son geste le plus naturel semble avoir été celui de battre. Il avait dans son cabinet une douzaine de bâtons noueux dont il se servait avec ceux qui l'approchaient. Il battait tout le monde : valets, cuisiniers, médecins, magistrats, ministres. Dans les rues, il rossait les passants et les passantes. Quant à ses enfants, il les rouait de coups.

Par exemple, il épargnait les officiers, sans doute uniquement par crainte de les déteriorer. Ce sentiment de propriétaire, il l'étendait à toute son armée, à cette armée recrutée, exercée, équipée avec un soin maniaque et qu'il n'aimait pas hasarder sur les champs de bataille, car comme le fait remarquer M. de Ségur, il préférait la parade au combat. En vingt-huit ans de règne, il ne prit que deux fois les armes, et avec une prudente timidité. Néanmoins, dans sa jeunesse, il avait assisté à la bataille de Malplaquet. C'était le plus beau souvenir de sa vie. Il en fêta l'anniversaire par un banquet copieux. Les survivants de la bataille étaient invités au repas, et, après boire, le roi dansait avec eux. De même, aux bals de la cour, il ne dansait avec personne que sa femme, sauf quelquefois avec des généraux!

Cette conception toute militaire de la danse n'est pas le trait le moins burlesque du Boche royal qui inaugura les destinées futures de la Prusse caporalisée et, puisque les traditions établies par Frédéric-Guillaume I^{er} jouissent encore d'une si grande faveur, peut-être eussions-nous vu celle-là se renouveler, si la victorieuse bataille de la Marne n'avait empêché le rendez-vous de fête donné par l'empereur allemand à ses généraux pour le 4 septembre, à Paris. Qui sait alors si Guillaume II n'eût pas ouvert le bal avec von Kluck ou von Bülow, à moins qu'il eût préféré un cavalier seul? Mais le cheval ayant tourné bride, il a bien fallu que l'impérial danseur renoncât à sa chorégraphie guerrière et triomphale. Il y a perdu plus que nous!

Henri de Régner,
de l'Académie française.

L'émouvant récit officiel de Nos Succès au Bois d'Ailly remplace aujourd'hui, à la page 5, la Guerre Anecdote et la Revue de la Presse. Nos lecteurs trouveront à la page 9 la Version Allemande.

En attendant...

Pourquoi nous eûmes la guerre en 1914

... Si je crois aux prophéties? Personnellement, pas pour un sou. Et même je le regrette, car ce doit être une bien grande distraction, au cours de notre monotone existence, que de pouvoir s'imaginer que les choses et les êtres s'intéressent mystérieusement à vous, et vous font des signes... Mais je crois à la valeur psychologique des prophéties. En termes plus clairs, je suis persuadé que si quelqu'un a confiance dans une prédiction, ou même est seulement disposé à se demander si, après tout, « il n'y aurait pas quelque chose de vrai là-dedans », ses décisions devront fatalement se ressentir de cette manière de voir.

Or, savez-vous ce que c'est que « la prophétie de la Bavaroise »?

En 1849, l'avenir de la Prusse paraissait bien douteux. Son roi Frédéric-Guillaume était fou. Sa folie, dont personne ne se doutait encore — il ne fut déclaré incapable que dix ans plus tard — ne consistait à ce moment qu'à prononcer des discours amphigouriques, dont le style rappelle celui des écrits de M. Houston Stewart Chamberlain, l'apôtre du pangermanisme. Son frère Guillaume, à qui le Parlement de Francfort venait de proposer la couronne impériale, l'avait refusée, répondant qu'il la voulait tenir, non des peuples « mais seulement de lui-même et de ses pairs ». Par malheur, selon toute apparence, dans ces conditions il ne la tiendrait jamais. En attendant, il n'était pas même roi. Ses futurs sujets, dont il avait cruellement réprimé une émeute, l'appelaient « le prince Mitraillé ». Il était parfaitement impopulaire.

C'est alors qu'il alla consulter une pythonisse bavaroise dont on parlait beaucoup à ce moment. Et celle-ci lui dit :

— Additionne les chiffres qui forment 1849 et ajoute-les à cette date : 1871. C'est en cette année que tu seras couronné empereur.

— Et quand mourrai-je? demanda le prince.

— Additionne entre eux les chiffres qui forment 1871 et fais la même opération : 1888.

— Et l'empire allemand aura-t-il une longue existence?

— Additionne les chiffres de 1888 et ajoute-les à cette date : 1913.

Maintenant, considérez la mentalité de Guillaume II, issu d'une famille de névrosés ou, pire encore, névrosé lui-même. Deux fois la prédiction est tombée juste. Mais la troisième, alors?... Non, il ne faut pas que la guerre éclate en 1913 : on ne sait pas ce qui pourrait arriver! Mais l'année 1913 expire : ouf! la sorcière bavaroise s'était trompée. On peut marcher!

Je ne vous dis pas que ce mysticisme ait été pour tout dans la décision de Guillaume II de déclarer la guerre justement en 1914, mais il se pourrait bien qu'elle y ait été pour quelque chose!

Pierre Mille.

Les Parisiens acclament six mille territoriaux

La foule énorme qui enserclait, hier après-midi, l'esplanade des Invalides, n'oubliera pas l'heure de belle et rare émotion qu'elle a vécue. Disciplinée, respectueuse tour à tour et vibrante d'un patriotique enthousiasme, elle a acclamé la revue de plusieurs milliers de territoriaux du camp retranché, défilant, drapeaux et musique en tête, sous le commandement du général Schwartz, en présence du général Galopin, commandant la place de Paris. Trois bataillons du 29^e, du 30^e et du 32^e; trois bataillons du 31^e et un escadron de cavalerie légère participaient à l'imposante cérémonie; l'allure martiale de ces braves a provoqué une admiration unanime.

Sur le front des troupes, le général Galopin a remis six croix de la Légion d'honneur et vingt médailles militaires, tandis que, sous le ciel lumineux, volait très bas un superbe aéroplane.

Après le défilé, les troupes ont regagné leurs cantonnements, escortées par d'innombrables fidèles, qui leur ont fait fête jusqu'aux gares d'embarquement.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Hardi, les gars! Il faut l'enfoncer jusqu'au bout!...

(Hoesch.)

Ayuntamiento de Madrid

Échos

Un cri d'indignation.

Mme Juliette Adam, membre du comité du groupement *La Croisade des Femmes françaises*, a reçu de Mme Ellinor Fell, déléguée du comité britannique au congrès international des femmes à La Haye, une lettre où Mme Fell l'invitait à porter en Hollande, « au nom de ses sœurs françaises », une parole éloquentة en faveur de l'arbitrage, de la médiation, de l'armistice.

Mme Juliette Adam a répondu par une protestation indignée, dont voici la péroraison :

Demander à cette heure aux femmes françaises de causer d'arbitrage et de médiation, de discourir sur l'armistice, c'est leur demander une abdication nationale.

Aujourd'hui, chacun des actes des Allemands, en dehors de ceux de la guerre, est monstrueux! Ils mentent, ils volent, ils incendient, ils tuent les enfants, les femmes, ils entassent les otages, ils assassinent des blessés, des ambulanciers, des médecins, ils mettent le feu aux ambulances, ils outragent femmes, jeunes filles, religieuses! Et combien de ces victimes belges avez-vous en Angleterre? Ils détruisent pour détruire ce que les siècles les plus barbares ont respecté. Autour de moi, madame, je n'ai parmi les miens et parmi mes amis que des morts héroïques.

Ce serait renier mes morts que de chercher autre chose que ce qui est et doit être!

La lettre de Mme Adam prend sa haute signification patriotique dans le fait qu'elle a été soumise à l'agrément de la Croisade des Femmes françaises.

R. I. P.

Ce fut donc hier la répétition de « 1915 », une revue très alerte et très vaillante, en deux actes, de M. Rip. Dans les couloirs et au foyer du Palais-Royal, à l'entr'acte, on s'amusa quelque peu à donner un sens aux trois lettres qui composent le nom de l'auteur. R. I. P. ? *Requiescat in pace*, n'eût pas été de circonstance. Une de nos plus charmantes divettes trouva mieux : « R. I. P. ? C'est bien simple : *Roumanie, Italie : prêtes!* » Cette interprétation était de rigueur, au cours d'un spectacle qui était tout de patriotisme confiant, et ne riait si bien que parce qu'il était sûr de la victoire.

Diplomatie.

Un diplomate italien, de passage à Paris, est, hier, descendu dans un quartier éloigné du centre, afin de dépister les journalistes. Or, un de nos confrères se présenta à l'hôtel et eut l'heureuse surprise d'y rencontrer, au seuil, le diplomate, qui rentrait. Incontinent, il posa une question essentielle sur l'attitude de l'Italie et l'heure probable où elle marchera. Lors, M. G... R..., avec la meilleure bonne grâce :

— Je ne puis pas vous dire cela *ex abrupto*. Laissez-moi réfléchir et suivez-moi.

Ce disant, il commença à faire un tour à la salle de lecture, consulta douze journaux, puis écrivit six lettres. Ensuite, il prit l'ascenseur, monta trois étages, redescendit au second et au premier, entra chez le coiffeur de l'hôtel, se fit donner un coup de peigne. Enfin, il traversa la salle à manger, alla regarder par toutes les fenêtres du grand salon, parcourut encore quelques couloirs et revint à la porte d'entrée.

C'est là qu'à l'interviewer, un peu essoufflé, il murmura, avec un charmant sourire :

— Eh bien, monsieur, réellement, je n'ai rien à vous dire.

Fable-express.

Pierre Mille nous communique une agréable fable, qu'on lira certainement avec plaisir :

Monsieur,

Parmi les dérivés naturels du radical *Boche*, se classent en première ligne *débochés* et *embochés*, qui s'appliquent à merveille aux neutres de toutes catégories. J'ai lu aussi *Sa Bocheté* Guillaume II pour sa Majesté, et le *Bochephore* pour le Bosphore...

Maintenant, comme exercice philologique, voulez-vous me permettre de vous citer cette fable-express de votre serviteur :

A Maurice Donnay.

Une femme avait pris un Boche en mariage. Et, voulant échapper à ce triste esclavage, Consulte un avocat : « — Puis-je me déboucher ? — Oui, si par force ou ruse on vous fit embocher. »

MORALITÉ

Défense aux débouchés de se rabibocher.

Avec mes compliments dévoués d'un de vos vieux lecteurs, Docteur CALLAMAND.

Sur l'autre champ de bataille.

Excelsior publiait récemment un ensemble de photographies où étaient représentés les « kakis économiques », les ouvriers des ports anglais militarisés et portant l'uniforme, comme leurs frères d'armes.

— Mais nous avons un avantage sur eux, disait, l'autre jour, l'un de ces ouvriers. Comme eux, nous nous battons, mais au moins les combats, pour nous, ne durent jamais que huit heures, et puis on va tranquillement se coucher.

Obstination.

Un vieux sergent exerce des recrues belges, sur une petite place, dans un village du Nord français. Les mouvements ne sont pas exécutés à son goût. A la fin, il s'exaspère, et :

— Je veux que vous me fassiez proprement ce mouvement avant midi, dussé-je vous garder sur les rangs jusqu'à demain matin.

Le Veilleur.

DERNIÈRE HEURE

EN ITALIE

L'arrivée de M. de Giers ambassadeur de Russie marquera la fin de la neutralité

ROME (Dépêche particulière d'Excelsior). — Une note officielle apporte ce soir une bonne nouvelle : l'arrivée à Rome du baron de Giers, le nouvel ambassadeur de Russie, aura lieu avant le 5 mai. Je vous ai dit hier l'importance politique qu'il fallait attacher à cette arrivée; mes informations sont confirmées ce soir par cette note du *Messaggero* : « Le retard de l'arrivée à Rome du baron de Giers est dû surtout à son désir de ne pas quitter Pétersbourg sans avoir obtenu de son gouvernement la faculté de fixer définitivement avec le gouvernement italien les accords relatifs à l'Adriatique. A ces pourparlers participent activement les gouvernements anglais et français, parce que ces accords ne regardent pas seulement l'Adriatique, mais aussi l'avenir et la paix future. »

Dans les milieux politiques romains, on considère que l'arrivée du baron de Giers marquera la fin de la neutralité italienne.

Cette impression est partagée même en Allemagne. En effet, le *Vorwärts*, de Berlin (numéro du 21 avril), écrit qu'il ne faut pas se montrer trop optimiste sur la situation en Italie : « Les chances de neutralité, déclare le journal socialiste, ont beaucoup diminué. »

Grave situation à Trieste

En attendant, les nouvelles qui arrivent de Trieste sont d'une extrême gravité.

Les manifestations contre la guerre ont atteint, mardi, un caractère aigu. La foule hurlait : « A bas la guerre! Nous voulons du pain! » Les femmes criaient : « Rendez-nous nos maris! »

De nombreuses boutiques ont été pillées, malgré les charges de la police. Les manifestants se sont ensuite rendus à la « lieutenance », qu'ils ont assiégée aux cris de : « Vive l'Italie! » Tous les magasins sont fermés. Pour apaiser la foule, le gouverneur a promis des vivres.

Les mêmes scènes se sont produites dans plusieurs villes du Trentin, où le gouvernement autrichien a décidé d'établir l'état de siège.

Comment le "Demirhissar" vint s'échouer à Chio

ATHÈNES. — Le bombardement des positions turques de la presqu'île de Gallipoli continue sans interruption.

D'après les renseignements qui parviennent de Chio, le 15 avril, les habitants aperçurent un croiseur anglais qui poursuivait un torpilleur de nationalité inconnue; on apprit bientôt que c'était le *Demirhissar*, qui s'échouait à 2 heures de l'après-midi, devant Kalamuti; l'équipage avait été débarqué auparavant. Les autorités envoyèrent aussitôt un détachement pour ramener l'équipage à Chio. Le commandant du *Demirhissar* était un officier allemand.

Le torpilleur était parti des Dardanelles il y a deux mois et était parvenu à gagner Smyrne dans le but de couler les transports des alliés se rendant aux Dardanelles.

Les alliés exercent une surveillance constante sur le golfe de Smyrne, étant donnée la présence dans le port de quelques petites unités turques.

Les deux torpilles qu'il lança manquèrent le "Manitou"

LONDRES. — A la Chambre des Communes, en réponse à une question qui lui est posée, le sous-secrétaire d'Etat pour la Marine déclare que le transport *Manitou* avait été arrêté par un torpilleur turc qui avait pu s'échapper de Smyrne. Huit minutes furent données aux troupes se trouvant à bord pour abandonner le transport et deux torpilles furent lancées contre le navire; mais elles manquèrent leur but.

Le torpilleur turc fut repoussé par des contre-torpilleurs anglais et s'échoua finalement.

Tandis que les troupes quittaient le transport, deux canots chavirèrent, un parce que les davières se rompirent, le second parce qu'il était surchargé, mais le fait n'avait rien d'inquiétant par lui-même.

Un frère du comte Tisza grièvement blessé

ROME. — Le *Berliner Tageblatt* dit que le frère cadet du président du Conseil hongrois, comte Tisza, qui est actuellement lieutenant de hussards, a été grièvement blessé d'une balle au ventre, dans les Karpathes.

Les amers propos de M. de Bülow au sénateur Carafa

Est-ce une manœuvre du diplomate allemand?

ROME. — Le ministre de l'Intérieur a publié hier un démenti au sujet de la conversation de M. Salandra et de M. Carafa d'Andria. Le démenti reconnaît que M. Carafa d'Andria a été reçu par M. Salandra, auquel il remit un mémoire, après quoi il s'engagea une conversation amicale où, dit le communiqué, M. Salandra ne fit aucune déclaration concrète d'aucun genre.

On ferait tort au sénateur Carafa d'Andria, poursuit le communiqué, en admettant qu'il pût attribuer au président du conseil des paroles qu'il n'a pas prononcées, mais certes l'honorable sénateur eût agi plus correctement et plus patriotiquement s'il avait gardé une complète réserve sur cette conversation d'une nature si délicate, demandée par lui avec insistance et accordée en considération de sa qualité.

D'autre part, le sénateur Carafa d'Andria précise dans une lettre au *Mattino* de Naples quelques points de l'affaire :

La visite que je fis au prince de Bülow, écrit-il, le jeudi 15 avril, à la villa Malta et la conversation que j'eus avec l'éminent diplomate, ami de notre pays, confirment ma conviction que ses propositions et son action tendaient à éviter de douloureuses complications, sans toutefois léser les intérêts et les aspirations italiens. En me parlant de l'échec des négociations austro-italiennes, le prince de Bülow m'a exprimé d'une manière sincère et courtoise sa douleur d'une rupture éventuelle des rapports amicaux de l'Allemagne et de l'Italie, à laquelle l'unissent des liens personnels et une profonde affection. Une conversation que j'eus le jour suivant au Sénat avec quelques collègues autorisés, a porté sur ces dispositions amicales du prince de Bülow et sur d'autres considérations relatives à la crise actuelle, mais sans aucun rapport avec ma conversation avec l'ambassadeur.

Ma visite à M. Salandra eut lieu après ces conversations, car j'étais chargé par mes collègues de faire connaître au président du Conseil certains courants de l'opinion de la haute assemblée, dont les tendances, sans rien enlever à la confiance votée au cabinet, confirment le désir profond que le pays ne soit appelé aux suprêmes sacrifices que lorsque de graves circonstances les imposeraient hautement.

Dans une interview du *Mattino*, le sénateur, M. Carafa d'Andria, s'est étonné du ton du démenti du ministre de l'Intérieur et a envoyé une protestation à ce sujet à la présidence du Sénat.

Il est encore aujourd'hui bien difficile de savoir si M. de Bülow a exprimé sincèrement sa conviction que les négociations étaient vouées à un échec, ou s'il s'agit d'une manœuvre diplomatique dont le but apparaîtra bientôt. On aurait tort de conclure que l'intervention de l'Italie est devenue inévitable par le seul fait d'un incident avec l'ambassadeur d'Allemagne. Certes, la conviction actuelle est que les négociations ont bien peu de chances d'aboutir si elles sont poursuivies sans aucune sincérité; mais M. de Bülow a très bien pu, par ses confidences, tenter une double manœuvre; à l'heure actuelle, l'Allemagne exerce probablement une pression énergique à Vienne pour amener l'Autriche à faire des concessions, tandis que M. de Bülow, s'appuyant sur les neutralistes, qui sont nombreux, dont le parti est encore puissant à la Chambre et surtout au Sénat, cherche à intimider l'Italie en la menaçant d'une Allemagne décidée à soutenir l'Autriche-Hongrie jusqu'au bout et contre quiconque.

La situation est donc loin d'être éclaircie, comme on pourrait le croire, par la déclaration de M. de Bülow.

M. Venizelos en Egypte

LE CAIRE. — M. Venizelos a déclaré qu'il était venu en Egypte pour se reposer de la politique. Il s'est excusé de ne pouvoir faire aucune déclaration concernant la politique présente ou future de la Grèce. Il a ajouté qu'il était très touché de la réception qui lui a été faite, non seulement par les Grecs d'Egypte mais par tous les européens et les indigènes.

M. Venizelos a eu, hier matin, un entretien avec le haut commissaire d'Egypte.

L'aviateur Poirée aura la médaille militaire

M. Poirée, aviateur militaire, servant comme adjudant aviateur dans l'armée russe, est inscrit au tableau spécial de la médaille militaire :

Aviateur militaire du plus haut mérite, sert depuis le début de la guerre dans l'armée russe où il est devenu un aide précieux du commandement : a, par sa hardiesse, obtenu le grade d'adjudant et, à quatre reprises différentes, la médaille et la croix de Saint-Georges. Fait le plus grand nombre de tours de France.

DANS LES KARPATHE

L'offensive austro-hongroise a été définitivement enrayée

LONDRES. — On mande de Pétersbourg aux *Daily News* que la contre-attaque de l'armée bavaroise du général Litzinger contre l'aile gauche russe dans les Karpathes a été définitivement arrêtée. La situation générale de la campagne méridionale est actuellement favorable aux Russes.

Certains indices permettent de croire qu'un désaccord est survenu entre le général Litzinger et l'archiduc Friedrich, commandant nominal de l'ensemble des forces austro-allemandes opérant dans les Karpathes. (*Information.*)

Une nouvelle campagne va commencer en mai

PÉTERSBOURG. — L'*Invalide russe*, organe du ministère de la Guerre, écrit :

« Une nouvelle campagne va commencer en mai. Si nous résumons la campagne passée, nous pouvons constater que nous avons détruit la légende mondiale de l'invincibilité du génie militaire allemand. Nous avons anéanti les vastes projets du kaiser, ses plans d'agression, sa stratégie. Actuellement, l'Allemagne ne pense plus à des conquêtes, mais cherche à terminer la guerre sans des pertes trop pénibles. »

Duels d'artillerie près d'Ossowietz

PÉTERSBOURG. — Du 6 au 19 avril, à Ossowietz et dans la direction de Lompja-Staviski, un duel d'artillerie eut lieu entre les batteries lourdes russes et allemandes. Nos gros canons ont dépassé, par leur portée, l'efficacité du tir de ceux de l'ennemi et une de nos batteries a imposé silence à une batterie allemande de huit pouces.

Dans la direction de Lompja, deux batteries ennemies ont fortement souffert, ainsi que des trains d'artillerie et des caissons dans la région de Staviski et un convoi dans celle de Kolno.

Grâce aux aéroplanes et à la longue portée de leur tir rapide, nos canons réussissent souvent, à une distance de 12 verstes, à infliger de graves dommages aux réserves de trains ennemis qui se croient en sécurité.

Dans la région de Grodna, au cours des combats de février, notre artillerie a canonné avec succès l'état-major de l'armée allemande. Dans la région de Sopozkine, à une distance de 14 verstes, nous avons, avec des bombes peu nombreuses, démonté avec succès, non seulement de lourds obusiers allemands, mais même des cibles aussi petites que des mitrailleuses.

Près de Zambroff, nous avons abattu un aéroplane allemand, les deux aviateurs ont été faits prisonniers.

Les raids des aviateurs allemands, qui deviennent plus fréquents, ne causent aucun dégât à nos troupes; mais quand les bombes tombent sur les quartiers de la ville où la population est dense, principalement dans les quartiers juifs, comme Belostok, alors les raids font de nombreuses victimes.

Jusqu'ici, nos aviateurs se bornaient exclusivement à bombarder des constructions militaires et des troupes, mais, en raison des crimes des aviateurs ennemis à l'égard des populations paisibles de Geghanoff, Ostrolenko, Lompja, Beleskof et sur d'autres points, on sera forcé d'entrer dans la voie des représailles.

Les prisonniers faits le 19 avril dans les Karpathes, dans le village de Polen, étaient tous ivres et il est évident que, dans ces derniers temps, les Autrichiens ont augmenté la ration de spiritueux qu'ils donnent aux soldats avant l'attaque.

Le 19 avril, dans la région de la rivière Orjitz, les Allemands ont tiré exclusivement des balles explosibles.

Le remplacement des navires coulés par les sous-marins

LONDRES. — Lord Charles Beresford a demandé au premier ministre, à la Chambre des communes, si des mesures ne pourraient pas être prises en vue de la confiscation d'un bâtiment allemand ou autrichien, parmi les navires actuellement internés dans un port du Royaume-Uni, pour tout bâtiment marchand anglais coulé par un sous-marin allemand.

M. Asquith répond que la question a été étudiée sérieusement par le gouvernement, qui a décidé de ne pas prendre cette décision pour le présent; mais cela n'exclut pas un nouvel examen de la question si les circonstances l'exigent.

M. Asquith annonce que M. Lloyd George présentera, la semaine prochaine, des propositions tendant à réduire les facilités actuelles de la consommation des boissons alcooliques dans les bars publics, etc.

Le budget sera déposé dans une quinzaine de jours.

Nos succès au bois d'Ailly

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

Entre la Woëvre et Saint-Mihiel, à travers les hautes futaies et les taillis de la forêt d'Apremont, les tranchées françaises et allemandes, très rapprochées l'une de l'autre, suivent une ligne sinueuse, bordant les crêtes, escaladant les pentes de cette partie si accidentée des côtes lorraines.

Depuis le mois de septembre, de violents combats se sont livrés dans cette région. A coups de grenades et de bombes, au bois Brûlé, au bois d'Ailly, on s'est disputé pied à pied d'infimes parcelles de terrain.

Nos troupes avaient en face d'elles un adversaire courageux et ardent, contingents bavarois, strictement disciplinés, bien ravitaillés, grâce à la proximité de la place de Metz et auxquels leurs chefs répétaient que le succès de leurs efforts amènerait la chute de Verdun.

En réalité, l'état-major allemand a renoncé depuis longtemps à la tentative d'investissement ébauchée en septembre. C'est nous qui menaçons aujourd'hui sa possession de Saint-Mihiel. Le bois d'Ailly est à 3 kilomètres environ de la ville et c'est pour enrayner tout progrès de notre part sur les crêtes septentrionales de la forêt d'Apremont que l'ennemi avait adopté cette attitude agressive.

Les Allemands ont appliqué à ces attaques une infanterie allante et un matériel puissant, grenades à main déversées sans compter et torpilles aériennes contenant de fortes charges d'explosif. Ils ont également amené sur les côtes de grosses forces d'artillerie sorties de la place de Metz. Ils les défilent à l'abri des bois et déplacent fréquemment les pièces, grâce aux routes et aux layons qui entrecoupent la forêt.

Tout l'hiver, nous avons subi le choc de l'ennemi. Puis nous avons vu, peu à peu, son effort faiblir, jusqu'au jour où, renonçant à l'offensive, il s'est tenu sur une défensive encore tenace et opiniâtre.

Mais c'est à nous qu'appartient maintenant l'initiative des attaques. Les dernières actions, menées avec méthode et énergie, nous ont déjà permis de réaliser un succès dont nos troupes ont le droit d'être fiers : l'enlèvement de la corne du bois d'Ailly.

La préparation de l'attaque.

Le bois d'Ailly s'étend à l'extrémité nord-ouest de la forêt d'Apremont ; il chevauche une croupe dont les pentes sud descendent d'un mouvement rapide vers un ravin. Les Allemands tenaient la corne angulaire et les lisières du bois au bas des pentes. Nos tranchées, suivant le ravin, remontaient sur la partie déboisée de la colline longeant le bois, jusqu'à mi-pente environ.

A la corne, les Allemands avaient organisé un retranchement très fort, baptisé par nous « le Fortin ». Dans le bois même, les tranchées s'étagaient en trois lignes de feu (A F Z, E D, A B C) communiquant avec l'arrière par des boyaux.

Toute cette position est actuellement en notre possession.

Les troupes qui l'ont enlevée se recrutent parmi les Berrichons, les Morvandiaux et les Bourguignons, les mineurs de Montceaux et les ouvriers du Petit-Creusot, soldats calmes et patients à la besogne, remarquables à la fois par leur ardeur et leur sang-froid. Le succès est dû à la valeur militaire de ces régiments, à la puissance des moyens matériels mis en œuvre et à la minutieuse préparation de l'attaque.

Le principe de la division du travail appliqué avec ingéniosité assignait à chacun sa tâche. Nul n'ignorait ce qu'on attendait de lui. Le soldat français, d'esprit si ouvert, si prompt à la discussion, si enclin à la critique, aime à ne pas être considéré comme un collaborateur passif et machinal. Il apprécie la valeur de cette méthode et de ce souci du détail qui fait appel à l'intelligence de chacun des exécutants. Un soldat résumait ainsi son impression : « Ça ne pouvait pas rater, le colonel nous avait montré à chacun notre arbre ! »

Le tir de notre artillerie.

L'artillerie, qui depuis plusieurs jours avait réglé son tir, exécuta, le 5 avril, dans la matinée, sur le Fortin et les trois lignes de tranchées, des feux dont l'efficacité put être constatée. En même temps que les obus explosifs de 75 et les gros obus de l'artillerie lourde, les torpilles aériennes lancées à courte distance bouleversaient les parapets. On voyait les cadavres, les armes et la terre projetés au-dessus des tranchées au milieu de la fumée. Les arbres ébranchés, brisés, jonchaient le sol.

Les défenses accessoires, qui protégeaient les tranchées, étaient détruites. Les Allemands, en certains points, avaient entassé sur 12 mètres de profondeur et 2 mètres de haut des chevaux de frise dont les fils de fer hélicoïdaux aux arêtes vives résistent aux plus fortes cisailles. Mais, dans ces échafaudages, le 75 ouvrait de larges brèches.

Nos observateurs d'artillerie, à 120 mètres seulement de la ligne allemande, dirigeaient le feu avec précision. Les emplacements des mitrailleuses de flanquement, préalablement repérés, étaient écrasés par des obus de 155.

A 11 h. 50, le tir redoublait d'intensité. Les défenseurs des tranchées allemandes qui furent faits prisonniers ont déclaré que ce bombardement leur avait laissé une impression d'angoisse et de folle épouvante.

A midi, cinq fourneaux de mines préparés sous le parapet et à proximité du Fortin, explosaient, anéantis-

sant la garnison de l'ouvrage et provoquant une panique dans les tranchées voisines.

L'assaut.

C'était le signal de l'attaque.

Les fantassins sortirent rapidement de leur tranchée. En trois vagues successives, ils abordèrent l'ennemi, sans tirer un coup de fusil, la baïonnette en avant.

Des équipes de bombardiers marchaient en tête, la musette pleine de grenades à main. Les combattants étaient également armés de « calendriers », petites boîtes d'explosifs fixées sur des raquettes de bois qu'on lance à la façon du discobole en les tenant par le manche ou que l'on assène d'un coup vigoureux sur un adversaire rapproché.

Les sapeurs du génie, munis de leurs outils, couraient avec les fantassins et traînaient des passerelles qui devaient permettre de franchir les tranchées allemandes, trop larges pour être enjambées d'un bond.

Ordre avait été donné, en effet, de ne pas entrer dans les tranchées, de les dépasser pour prendre l'ennemi à revers, l'écraser à coups de grenades ou le clouer à terre à coups de baïonnette.

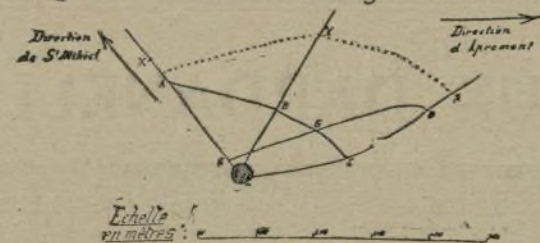
Le programme fut exécuté point par point. Négligent le fortin détruit, le commandant de l'attaque avait dirigé deux compagnies sur la partie ouest (A E) et deux compagnies sur la lisière sud du bois avec mission de se joindre en arrière du fortin (vers le point B).

L'attaque de gauche atteignit rapidement son objectif ; certaines fractions dépassèrent même la troisième ligne allemande et s'avancèrent jusqu'à la lisière nord du bois. Les tranchées furent rapidement « nettoyées » de leurs derniers défenseurs. Beaucoup avaient cherché un refuge dans des abris souterrains dont l'effondrement les fit périr asphyxiés.

Les sections de mitrailleuses qui avaient suivi l'attaque se mettaient immédiatement en position dans les tranchées conquises, rapidement organisées.

Au secteur de droite, après avoir enlevé les trois lignes ennemies, les deux compagnies s'étaient repliées.

Schéma des positions allemandes à la corne du bois d'Ailly



génées par le tir de mitrailleuses placées vers le point Z. Malgré ce recul, les compagnies de gauche se maintenaient au fortin, dans les tranchées A E et dans une partie de la ligne A B. Nous avions fait trente prisonniers, pris une mitrailleuse et deux lance-bombes.

Vers 15 heures, l'ennemi commença à réagir par son artillerie. A 16 heures, il tentait, vers le point A, une contre-attaque, qui fut écartée et arrêtée par nos canons.

La nuit vint. Nous poursuivîmes l'action entreprise ; avant que le jour ne fût levé, nous étions de nouveau maîtres de tout le pentagone (F.E.G.D.C.).

L'attaque du 6 avril.

Le 6 avril, le commandant de l'attaque fixait comme objectif, aux troupes du secteur de droite, le point B. Ce fut un combat très âpre, lutte à coups de grenades, dans les boyaux ; combat individuel, corps à corps, dans ces étroits chemins. L'ennemi, opposant une résistance acharnée, ordre fut donné d'évacuer les abords du point B et nous exécutâmes, sur cette parcelle de terrain, un bombardement très violent, qui eut raison de l'adversaire. Au soir, nous tenions les trois lignes de tranchées de la corne du bois.

Vers la gauche, nous avions également progressé, avançant dans la tranchée allemande de la lisière du bois jusqu'au point X).

Les pertes de l'ennemi étaient considérables. Déjà, la veille, nous avions compté deux cents cadavres. Dans la tranchée (A D C), conquise le 6, nous trouvâmes les morts entassés sur trois rangs. Toute la garnison des ouvrages avait été anéantie. L'ennemi n'avait plus aucune force fraîche à nous opposer.

Les contre-attaques allemandes.

Ce n'est que le 7 au matin que nos adversaires, ayant ramené des troupes d'autres parties du secteur, entreprirent la contre-attaque. Toute l'artillerie allemande de la région de Saint-Mihiel concentra en même temps ses feux sur le terrain perdu, qu'il lui était aisé de repérer.

Pendant deux jours, le 7 et le 8, nous eûmes à repousser huit contre-attaques. Quelques-unes furent arrêtées par notre artillerie, d'autres par nos mitrailleuses, à vingt mètres ; certaines reprirent pied dans la tranchée A B C. Mais aucune ne put s'y maintenir.

Chaque contre-attaque allemande était précédée d'une canonnade violente qui acheva l'œuvre de destruction de notre artillerie.

Du bois d'Ailly, il ne reste plus aujourd'hui que quelques troncs mutilés. C'est un champ de désolation, nivelé par les obus ; pas un pouce de terrain qui n'ait été retourné par les explosifs. Dans un étrange chaos, les pierres, les cadavres et les armes s'entremêlent. On aperçoit çà et là des débris de boucliers, des gabions éventrés, des morceaux d'équipement, le tout revêtu

d'une uniforme couleur grise par la poussière d'un sol pierreux.

Dans cet enfer, sous une tempête de fer et de feu, nos hommes se sont maintenus. Il n'y avait plus d'abris ; notre artillerie les avait détruits. Certaines tranchées avaient été comblées. Les parapets s'éboulaient. Les boyaux de communication étaient coupés. Et cependant les agents de liaison passaient à travers la mitraille. Les brancardiers pansaient et transportaient les blessés.

Les obus tombaient sans trêve. On voyait des hommes courir de place en place pour éviter les points battus. Ailleurs ils s'étendaient au fond de la tranchée, sur le ventre, protégés par leurs sacs, serrés les uns contre les autres, et les officiers, qui se promenaient, surveillant au parapet les menaces de contre-attaque, piétinant le dos des hommes, marchaient sur un dallage de havresacs.

Dès que l'attaque allemande était signalée, chacun s'élançait à son poste de combat pour recevoir l'ennemi à coups de fusil ou à coups de baïonnette.

Quelques héros.

Les sous-officiers donnant l'exemple n'hésitaient pas à se découvrir au-dessus de la tranchée pour faire le coup de feu, car il n'y avait plus de créneaux. L'adjudant Thuillier et le sergent Hachet furent ainsi frappés à la tête.

Les caporaux plaçaient leurs hommes. Aucun affolement : un soldat, dont le fusil ne fonctionnait plus, va tranquillement chercher dans son havresac sa boîte à graisse.

Ceux qui tombent encouragent ceux qui restent. Le soldat Limosin, blessé grièvement, dit : « Tirez ! tirez !... ne les laissez pas venir ! » et meurt en murmurant : « J'ai fait tout mon devoir. »

Le soldat Namont, grièvement blessé, crie : « Que Dieu sauve la patrie, vive la France ! » Et il fait distribuer à ses camarades tout ce qu'il a sur lui et dans son sac, vivres, argent, effets.

L'exemple des officiers stimule les hommes : un saint-cyrien de la « Croix du Drapeau », Jean Wucher, déjà promu lieutenant, cité deux fois à l'ordre de l'Armée et qui avait reçu la croix de la Légion d'honneur en janvier, tombe mortellement frappé en criant : « Les Boches reculent, vive la France ! »

Le sous-lieutenant Weck, qui relève le moral de tous par son entrain, sa bonne humeur et son tranquille courage, est tué en faisant le coup de feu sur les lanceurs de bombes ennemis.

Une compagnie, chargée de reprendre un élément de tranchée perdu, contre-attaque en terrain découvert et réussit. L'ennemi, aussitôt, couvre la tranchée de projectiles. Les hommes ne bronchent pas et chantent en chœur la Marseillaise.

Tant d'héroïsme ne peut être vain. Huit fois, les Allemands ont été repoussés. Leurs cadavres s'entassent devant les tranchées. Les fractions qui sont parvenues jusqu'au contact, coupées de l'arrière par des tirs de barrage, sont tuées jusqu'au dernier homme.

La dernière attaque a lieu le 8, dans l'après-midi.

Un bombardement infernal.

Six compagnies allemandes avaient été anéanties. L'ennemi n'a plus d'infanterie fraîche, mais il a encore des munitions ; la place de Metz tient à sa disposition des stocks considérables. C'est dans cette réserve qu'il va puiser pour essayer d'écraser les défenseurs du bois d'Ailly et reprendre par le canon ce qu'il n'a pu reconquérir à la baïonnette.

A 17 h. 30, le bombardement commence. En une heure et demie, sur la corne du bois d'Ailly et nos tranchées, sur un front d'environ 350 mètres et une profondeur de 400 mètres, une vingtaine de mille obus ont été lancés, projectiles de tous calibres, mais surtout de grosse artillerie : 105, 130, 150... 210.

C'était un roulement de tonnerre continu. Toute la colline disparaît dans un nuage de fumée. Les communications furent coupées jusqu'à 19 heures. A ce moment, le bombardement diminua d'intensité. On put évacuer les blessés et relever les troupes de première ligne. Une trentaine d'hommes étaient atteints de troubles nerveux dont ils furent plusieurs jours à se remettre. Les pertes avaient été sensibles ; la proportion des blessures légères était heureusement assez forte.

Personne n'avait quitté son poste, et l'ennemi n'avait pas osé contre-attaquer.

Notre attaque du 10 avril.

La journée du 9 fut employée à remettre les tranchées en état et à reconnaître le terrain en avant des lignes conquises, afin de fixer le contour des positions ennemies, en vue d'une nouvelle attaque. A la fin de l'après-midi, le bombardement s'accrut. Les Allemands tentèrent un retour offensif qui leur coûta de nouvelles et lourdes pertes.

Le 10 avril, notre artillerie exécuta du matin au soir un tir bien réglé sur les lignes que nous allions attaquer.

L'assaut ne fut déclenché qu'à 19 heures. Un bataillon se porta sur la ligne Y Z en prenant le point Z à revers ; il était soutenu par un peloton qui attaquait la tranchée ennemie de face.

Un autre bataillon, dont la mise en place fut retardée par le bombardement des boyaux de communication, parvint sur la ligne X Y.

Nous tenions donc toute la ligne X Z. Nous n'y avions trouvé que des tranchées hâtivement creusées par les Allemands depuis le 5 et le 6.

Deux lance-bombes et une mitrailleuse restaient entre nos mains. Notre butin total était, depuis le 5 avril, de cinq mitrailleuses et cinq lance-bombes, auquel il faut ajouter plusieurs milliers de grenades à main, des armes, des équipements, des sacs remplis de vivres, des ventilateurs et des casques respiratoires pour les travaux de mine.

Les Allemands acceptèrent ce nouvel échec sans

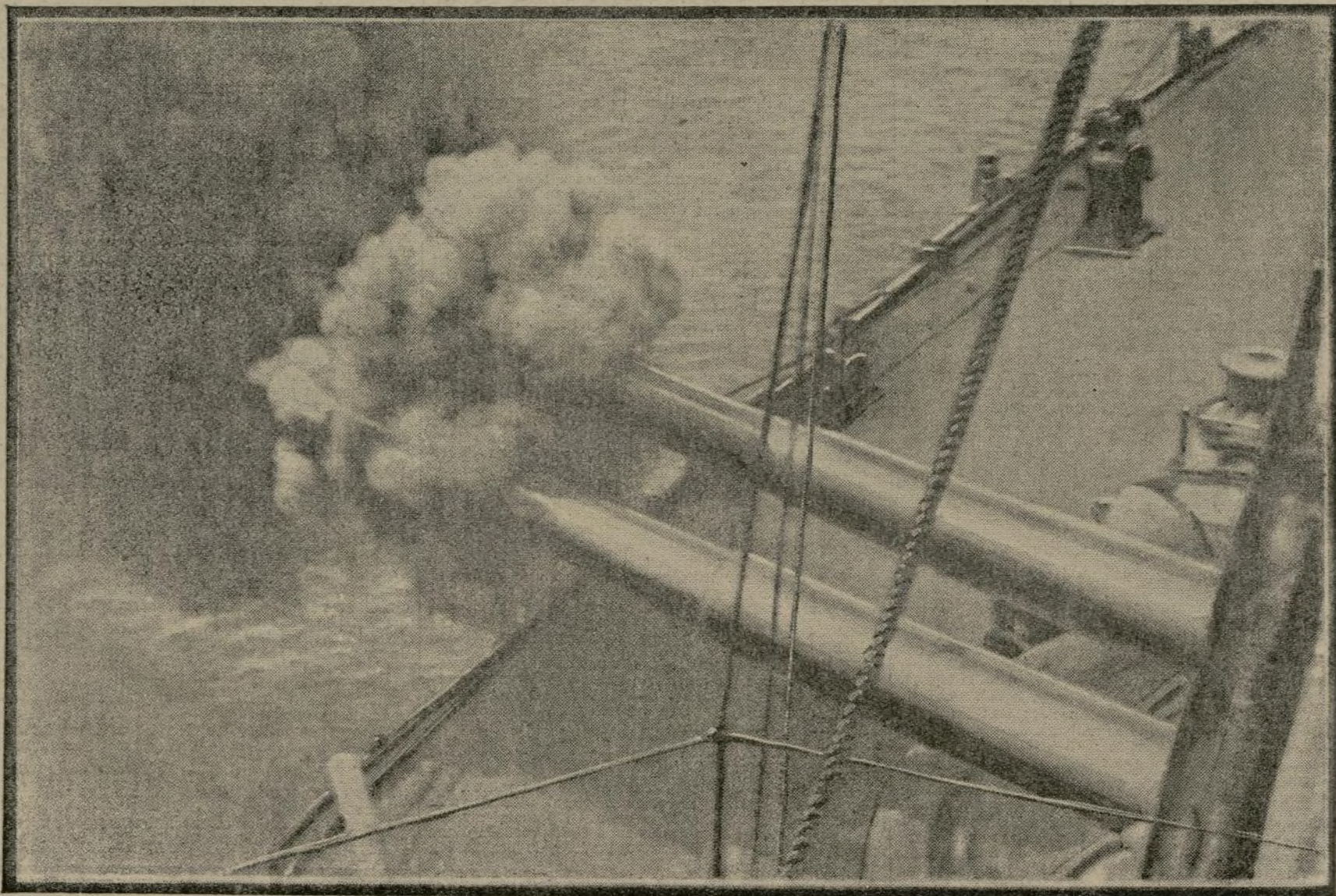
(Suite page 9.)

PRISONNIERS AUTRICHIENS A CETTIGNÉ



Aux côtés des Monténégrins qui encadrent divers prisonniers faits aux Autrichiens, on peut voir ici quelques-uns de nos soldats d'infanterie coloniale envoyés depuis le début de la guerre pour collaborer aux opérations de nos alliés.

AUX DARDANELLES



Heure par heure, l'œuvre de conquête est poursuivie dans le détroit des Dardanelles, et nos canons, braqués vers les rives où les Turcs désespèrent de nous barrer la route, s'empanachent de ces houppes de fumée qui chaque jour fleurissent, sur les eaux, un peu plus près du but que l'on veut atteindre.

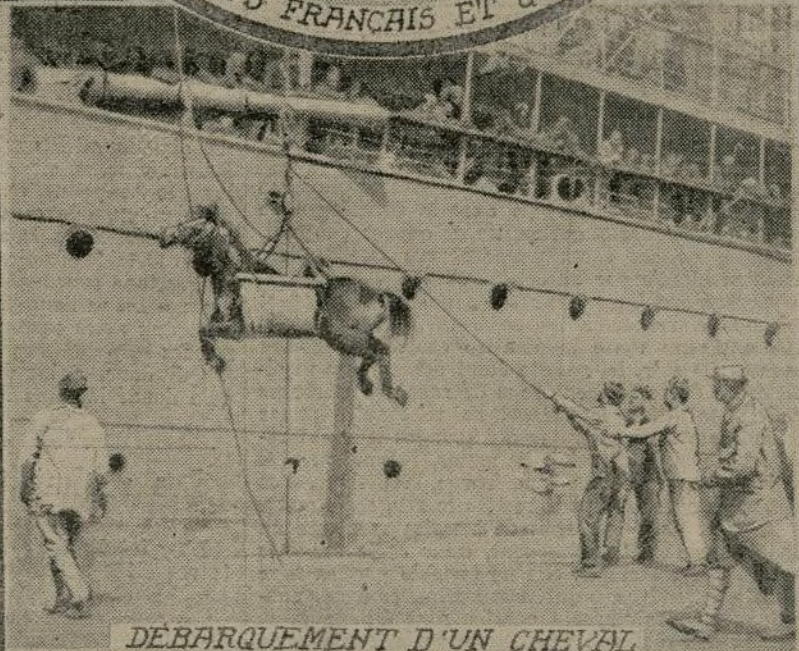
LES ALLIÉS EN ORIENT



LE G^{ral} D'AMADE ET SON ETAT-MAJOR AU CAIRE
DEBARQUEMENT DE TROUPES FRANÇAISES



SOLDATS FRANÇAIS ET GURKHAS



DEBARQUEMENT D'UN CHEVAL



SOLDATS ALLIÉS DANS UNE RUE DE MUDROS



DEBARQUEMENT DES SÉNÉGALAIS À ALEXANDRIE

Le corps expéditionnaire s'est complété depuis quelque temps, sur divers points des opérations orientales, par l'adjonction d'éléments où participent des effectifs français, anglais, indiens, australiens et sénégalais. Le général d'Amade, commandant les troupes françaises, est arrivé depuis peu au Caire, où il vient de passer une imposante revue aux côtés du général anglais Hamilton.

"Armée et Marine"

LES REGIMENTS DE FRANCE

Le Silencieux

En France, depuis le commencement de la guerre, il y a un régiment dont on parle peu : c'est un régiment silencieux. Celui-là ne possède ni canons, ni fusils et son drapeau, blanc, porte au milieu la grande croix rouge, emblème du dévouement. Les soldats de ce régiment sont des femmes, sœurs de charité et infirmières.

Les premières, dans la vie, n'ont qu'un but : soulager ceux qui souffrent ; et bien que la France soit devenue pour elles depuis quelques années un pays inhospitalier, dès le début des hostilités, elles sont revenues en grand nombre s'offrir pour soigner les blessés.

Et voilà que ces femmes qu'on a envoyées au hasard, un peu partout, ces femmes qui ne devaient pas sortir de l'humble rôle qu'elles avaient choisi, ont été désignées par une volonté plus puissante que celle des hommes pour être là où le danger était le plus grand et où il fallait donner l'exemple de toutes les vertus. Et celles qui ne connaissaient rien des horreurs et des réalités de la vie, tout à coup, se sont trouvées face à face avec le plus terrible des ennemis. Le canon tonnait, les Barbares menaçaient ; pas une n'a reculé, pas une n'a eu peur. Une force divine les soutenait, et souvent leur attitude calme en a imposé à cette horde qui ne respectait rien.

Il faudrait pouvoir nommer toutes ces saintes femmes, mais ce sont des modestes et leur tâche achevée, les blessés sauvés, elles rentrent dans l'ombre, surprises d'en être momentanément sorties. Quelques soldats, témoins de leur courage, commencent à raconter ce qu'elles ont fait.

A Albert, dans ce village, où pendant plusieurs jours la bataille a fait rage, c'est la supérieure de l'hospice des vieillards qui refuse de quitter l'hôpital, tant qu'un de ses chers malades sera là. Elle est grièvement blessée par un éclat d'obus.

A Gerbeviller, c'est sœur Julie qui va obliger les Allemands à respecter les mourants. Nos vaillants alpins ont tenu toute la journée contre des forces écrasantes ; le soir, leur tâche étant achevée, ils reçoivent l'ordre de se replier. Fous de rage, les Barbares se précipitent dans le village, ils vont faire payer aux habitants les pertes que nos troupes leur ont infligées. Ils arrivent torches en mains, l'ambulance est là, le drapeau blanc au cœur rouge la désigne. Les Allemands s'avancent pour mettre le feu, mais avant ils pénètrent dans les salles de blessés ; revolvers au poing, ils menacent. Lentement, sœur Julie s'avance vers eux, elle est calme, elle ne tremble pas, sa fière attitude surprend ceux qui vont s'attaquer à des agonisants. Quelques phrases courtes sont échangées et les Allemands reculent. Une force mystérieuse émane de cette femme qui fait courber les têtes les plus cyniquement levées.

Un officier blessé m'a raconté le dévouement de Mlles Thiriot et Cailleuse, en religion sœur Saint-Jean et sœur Pauline, et il m'a parlé de ces deux sœurs de la Doctrine chrétienne en homme qui a été témoin de leur courage :

« Mon régiment, me dit-il, passait pour la seconde fois à Laimont, à la poursuite des Allemands, qui à leur tour battaient en retraite. On prévient le médecin-major, un brave parmi les plus braves, que trois blessés du régiment étaient réfugiés à la mairie du village voisin. Le docteur s'y rend immédiatement avec ses médecins auxiliaires et plusieurs brancardiers, et il trouve en effet trois de ses hommes qui, blessés pendant le combat quelques jours auparavant, avaient dû être abandonnés, puisque le régiment battait en retraite. Sœur Saint-Jean et sœur Pauline, dès la bataille finie, étaient parties vers la rivière, à plusieurs centaines de mètres, pour chercher les blessés, et toutes les deux, seules, les avaient transportés à la mairie, puis soignés aussi bien qu'elles avaient pu. Le lendemain et les jours suivants, le malheureux village fut bombardé, brûlé, à moitié anéanti. Naturellement, tous les habitants s'enfuirent, seules les deux religieuses restèrent près de leurs blessés, et quand les Allemands, momentanément maîtres du village, menacèrent de les fusiller, elles ne témoignèrent aucune crainte.

« Au médecin-major qui examinait les blessés, elles racontèrent leurs angoisses passées, heureuses de retrouver des Français et de causer avec eux. Ces très simples femmes ne se rendaient pas compte que les soldats qui les écoutaient éprouvaient pour elles une admiration profonde. Non, leur courage, leur abnégation, leur sacrifice, tout cela c'était une chose si simple.

« Très ému, les pansements frais, le médecin-major, s'adressant à l'une d'elles, fit une remarque très juste : « Mais, ma sœur, comment se fait-il que vous soyez restées toutes deux, seules, dans un village bombardé, en partie en flammes et abandonné par

« tous ? » La religieuse regarda son interlocuteur, et les yeux fixés sur lui, des yeux qui montraient toute son âme, elle répondit, un peu surprise par cette question : « Mais, monsieur le médecin, nous ne pouvions partir, tout le monde s'en allait, et nos blessés ? » Les blessés, pouvaient-elles penser à autre chose ?...

Dans ce régiment silencieux, il y a aussi les infirmières ; celles-là, non plus, il ne faut pas les oublier. Depuis le commencement de la guerre, ces femmes ont dû apprendre à se dévouer. Beaucoup d'entre elles ne connaissaient que les joies de la vie et, tout à coup, elles se sont trouvées en face des plus grandes misères. L'apprentissage a été rude parfois, mais au contact de la douleur, tous les cœurs s'élevaient, les très faibles ont une force que nul ne pouvait soupçonner. Et les femmes les plus sensibles, les plus nerveuses, les plus délicates se sont penchées, pleines de pitié et de tendresse, vers les affreuses blessures. Leurs mains légères, qui auraient voulu tout de suite guérir, se sont efforcées de soulager. Rien ne les a rebutées et, peu à peu, ces femmes se sont habituées à voir la chair déchiquetée par la mitraille, et elles ont appris à consoler.

Depuis de longs mois, près des blessés, les infirmières se multiplient, elles aiment tous ces soldats qui se sont dévoués pour sauver la France, et cherchent à leur témoigner leur reconnaissance. L'ambulance, dans la vie si dure des combattants, c'est une halte : les infirmières essaient de la rendre inoubliable ; et bien que, souvent, elles portent déjà de cruels deuils, elles s'efforcent d'avoir, près des blessés, cette gaieté tendre et douce qui n'appartient qu'aux filles de la Charité.

Et, dominant toutes ces femmes portant la cornette ou la robe blanche, une grande figure s'impose. Celle-là est tour à tour sœur, infirmière et mère de tout un peuple qui connaît les pires souffrances. On l'appelle « la petite Reine », et cette reine sans royaume vit actuellement dans la maison d'un humble villageois. Elle n'a abandonné Bruxelles que lorsque les Barbares en étaient proches, elle est restée à Anvers, sous les bombes des Zeppelins, et, compagne fidèle d'un monarque malheureux, elle console ceux qui pleurent et panse les blessés. Dans la salle d'étude de ses enfants, sur le grand tableau noir, la petite reine écrivait, avant la guerre, une courte phrase qui semble être sa règle de vie : « La vaillance n'est pas dans les belles paroles ; c'est aux actes surtout qu'on juge nos rôles. Princes, retenez-le. »

Qui donc, aujourd'hui, pourrait oublier l'exemple qu'a donné la reine Elisabeth ?

T. Trilby.

Les régiments à l'ordre du jour

L'Officiel publie les noms qui suivent des militaires cités à l'ordre de l'armée :

La 37^e compagnie d'aérostiers :

Son ballon ayant été atteint par l'artillerie ennemie au cours d'une observation, a exécuté avec autant de courage que de sang-froid, sous un feu violent de projectiles de gros calibre, la manœuvre nécessaire pour le ramener à terre et le dégonfler. A porté secours également sous le feu aux habitants d'une ferme voisine qui venait d'être atteinte par les obus.

La 1^{re} section de mitrailleuses du 76^e régiment d'infanterie :

Sous le feu régulier de l'artillerie lourde ennemie, s'est maintenue sur sa position pendant trois jours et ne l'a quittée qu'une fois l'abri démolit et la plupart des servants tués ou ensevelis ; est allée reprendre un autre emplacement avec tout son matériel et tous ses blessés.

La 3^e pièce de la 46^e batterie du 2^e régiment d'artillerie de campagne :

Malgré un terrain presque inaccessible, malgré le feu violent de l'ennemi, s'est installée, après avoir porté le matériel à bras, à 50 mètres des Allemands pour appuyer l'infanterie marchant à l'assaut.

La 20^e compagnie du 253^e régiment d'infanterie :

Le 19 février, a brillamment contre-attaqué à la baïonnette une partie de la ligne qui venait de tomber au pouvoir des Allemands. Bien que presque tous ses cadres et le tiers de son effectif aient été mis hors de combat, a chassé l'ennemi très supérieur en nombre, lui infligeant des pertes sérieuses et lui faisant des prisonniers. S'est maintenue sur la position conquise, malgré un bombardement des plus violents.

Le 120^e régiment d'infanterie :

Sous le commandement du lieutenant-colonel Girard, a fait preuve de la plus magnifique bravoure dans les journées du 28 février et du 1^{er} mars, a brillamment enlevé une forte position allemande dont il a poursuivi les défenseurs la baïonnette dans les reins, a résisté pendant trois jours à des contre-attaques incessantes, fait de nombreux prisonniers et infligé aux meilleures troupes ennemies des pertes considérables.

SAVON pour la
barbe
ERASMIC
15, Rue du Temple PARIS.

STENO-DACTYLO de Rivoli, 53 PIGIER

LA SITUATION NAVALE

La destruction des sous-marins allemands

La destruction du sous-marin U-29 a causé une profonde impression en Allemagne. Ce n'est pas le premier sous-marin de nos ennemis qui disparaît sans que son exécution ait été mentionnée par les communiqués officiels des Alliés. Mais la perte de celui-là est particulièrement sensible à la marine allemande, non seulement parce que c'était un bâtiment muni des derniers perfectionnements, mais surtout parce qu'il était armé par un équipage d'élite et commandé par le célèbre Otto Weddigen.

On peut bien dire que cet officier avait des droits à la célébrité et à la popularité dont il jouissait en Allemagne. C'était lui qui, le même jour, avait coulé trois croiseurs cuirassés britanniques, et, à peu d'intervalle, deux autres croiseurs, le *Hawke* et l'*Hermes*. En trois semaines, il avait détruit cinq bâtiments de guerre et fait périr plus de trois mille hommes. En accomplissant ces exploits, lourds à porter pour une sensibilité ordinaire, mais « réguliers », si l'on peut dire, et conformes aux lois de la guerre, Otto Weddigen avait fait preuve d'une incontestable maîtrise. C'est pourquoi l'U-29 était considéré, en Allemagne, comme le sous-marin dont il y avait à espérer les plus importants résultats.

Quand une marine possède un officier de cette valeur, c'est une singulière aberration de sa part de l'employer à une œuvre de piraterie. Néanmoins, tant que nous n'aurons pas la preuve qu'Otto Weddigen a commis un des crimes qui ont déshonoré maints de ses camarades commandants de sous-marin, nous n'avons pas le droit de flétrir sa mémoire. Nous pouvons, au contraire, supposer — le véritable courage n'ayant jamais sans une certaine noblesse de sentiment — que l'U-29 a pu périr, en essayant de remplir l'abominable mission dont il était chargé, sans se déshonorer.

De là à prétendre, comme le fait la presse allemande, inspirée par l'Amirauté, que l'U-29 a été détruit « traîtreusement », il y a loin. Il n'y a pas de procédé de destruction qui ne se justifie vis-à-vis de pirates. Ils sont aussi malfaisants pour les neutres que pour les belligérants. Ils sont hors la loi. Ils doivent être détruits par tous les moyens et en toutes circonstances. Ce sont des conditions inéluctables de la guerre sauvage et stupidement inefficace que l'Allemagne a inaugurée. Il n'est au pouvoir de personne de les atténuer.

Cependant, ce serait une naïveté de croire à la sincérité des plaintes allemandes contre la « trahison » des procédés employés contre les sous-marins. La vérité est que l'Amirauté germanique, fort inquiète de plusieurs disparitions dont les causes lui échappent, cherche à obtenir quelques indications sur les procédés de destruction employés par les Alliés.

Ces procédés sont tels que la destruction d'un ou de plusieurs sous-marins peut passer pour ceux qui l'accomplissent, sinon inaperçue, du moins pour douteuse. Nous avons lu deux communiqués officiels du ministère de la Marine français nous annonçant l'attaque et la destruction possible et même probable de deux sous-marins allemands par des bâtiments des flottilles du Nord. Dans les deux cas, on n'a eu d'autre indice du naufrage du sous-marin que des taches huileuses apparaissant à la surface. Mais ces indices ne constituent pas une preuve absolue. Il n'y a preuve absolue que lorsqu'on recueille un rescapé du sous-marin exécuté.

On comprend donc fort bien que l'U-29 ait pu être exécuté sans que le bâtiment qui l'a coulé en ait une certitude et sans qu'il ait pu identifier le sous-marin. L'événement n'est fait que pour soutenir et encourager la vigilance des marins alliés qui se livrent, dans la mer du Nord et dans la Manche, à une chasse patiente et implacable. Ils sauront désormais qu'une atteinte, même fugitive, une « bousculade » même assez peu brutale pour ne pas laisser son empreinte sur la coque de leur bâtiment, un coup de canon heureux, peuvent suffire pour délivrer la mer d'une de ces mauvaises bêtes.

Il existe d'ailleurs bien d'autres moyens. Sur ces moyens, nous ne connaissons rien, sinon qu'ils sont de plus en plus nombreux et efficaces. A la fin de la guerre, le perfectionnement des procédés d'attaque contre les sous-marins aura atteint un degré dont le public ne se doute pas encore. L'arme, sans doute, restera toujours redoutable, mais les conditions de son emploi seront devenues infiniment plus difficiles et plus périlleuses. La guerre par sous-marins a déjà coûté bien cher à l'Allemagne en matériel et en hommes. Cela ne fait que commencer. Là où s'est perdu Otto Weddigen viendront se perdre bien d'autres moins habiles et moins braves que lui.

A. Larisson.

Nos succès au bois d'Ailly

(SUITE DE LA PAGE 5)

contre-attaquer. Mais ils poursuivirent leur bombardement pour gêner l'occupation et l'organisation des lignes conquises. Le tir intense pendant la journée du 11 se fit plus lent pendant la nuit et reprit au jour.

Nos gains du 13 avril.

Le 13 avril, malgré cette canonnade, toutes les tranchées étaient en état. De nouveaux abris avaient été aménagés.

A la fin de la journée, nous attaquions pour gagner du terrain au delà de la ligne Y Z. Nous nous rendions ainsi maîtres d'une bande de terrain de 50 à 100 mètres de profondeur sur un front de 400 mètres.

Cette dernière action paraît avoir convaincu l'ennemi de notre inébranlable volonté de nous maintenir sur la position conquise. Son tir a faibli. Les pièces lourdes se sont tuées les unes après les autres. Peu à peu, le calme est revenu au bois d'Ailly.

Ce que disent les blessés.

Le 15 avril, l'un des régiments qui avaient pris part à l'assaut rentrait dans ses cantonnements de repos, musique en tête et drapeau déployé. Les hommes étaient couverts de boue et de poussière, quelques capotes encore maculées de sang. Les blessés légers, la tête bandée ou le bras en écharpe, avaient voulu prendre place dans le rang.

A l'infirmerie, le colonel alla voir les grands blessés. Il leur parlait de leurs blessures et eux de répondre : « Ça ne fait rien, mon colonel, je ne regrette rien, puisqu'on les a eus ! »

L'un d'eux, dont le bras avait été déchiqueté par une grenade, expliquait : « J'étais en train de construire une barricade avec des sacs à terre dans le boyau qu'on avait pris; elle était jusqu'à ma hauteur quand j'ai reçu cela... » et, son œil fiévreux s'allumant, il questionnait : « On l'a gardé, n'est-ce pas, le boyau, mon colonel ? »

AU SENAT

Le travail des femmes à domicile

Le Sénat, qui, pour ses vacances de Pâques, ne s'était adjugé que trois semaines au lieu de quatre qu'a prises la Chambre, a discuté et voté hier un projet de loi relatif au salaire des ouvrières à domicile dans l'industrie du vêtement.

Le rapporteur, M. Morel, a exposé que ce projet avait pour but de fixer un salaire minimum pour cette intéressante catégorie de salariées, trop souvent victimes d'abus maintes fois dénoncés. C'est ainsi qu'à Paris, dans l'industrie de la lingerie, les trois quarts des ouvrières à domicile gagnent moins de 20 centimes par heure. Elles travaillent pourtant pour des maisons prospères, dont les bénéfices se chiffrent par millions. Logées, pour la plupart, dans de véritables taudis, elles fournissent tous les ans de nombreuses recrues à la tuberculose, et, de chez elles, la contagion s'étend à ceux qui achètent les vêtements qu'elles confectionnent. Le seul remède à leur triste situation est la fixation d'un salaire minimum, comme cela se pratique en plusieurs pays, notamment en Angleterre. Joignant ses instances à celles du rapporteur, M. Bienvenu-Martin, ministre du Travail, a ajouté :

Les salaires à domicile ont suivi, en ces dernières années, une marche descendante, tandis que les salaires haussaient dans tout le pays d'une manière générale. Cette situation a ému le Parlement tout entier. De là le projet voté par la Chambre et que le Sénat voudra voter à son tour.

Ce faisant, il défendra la famille, il sauvera l'avenir de la race, il accomplira une œuvre de prévoyance patriotique.

La discussion a été close par une brève intervention de M. Jenouvrier, qui a cité ce fait « scandaleux » : les ouvrières qui confectionnent les capotes de nos soldats ne touchent que 50 centimes pour ce travail qui est payé 5 fr. 10 aux entrepreneurs. La différence va dans la poche des intermédiaires, et c'est ainsi qu'on peut voir « des fortunes particulières s'élever sur la misère des ouvrières à domicile ».

Désireux de faire cesser de pareils abus, le Sénat a voté à mains levées le projet de loi qui lui était soumis. — G. L.

Conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Les orphelins de la guerre.

Après s'être entretenus des affaires militaires et diplomatiques, les ministres se sont occupés des orphelins de la guerre en vue des mesures à prendre pour assurer leur sort. En raison des multiples questions que soulève le cas de ces enfants, qui deviennent des pupilles de la nation, une commission va être formée par les représentants des divers ministères intéressés.

Cette commission, que présidera le ministre de l'Instruction publique, étudiera les moyens d'assurer la vie, l'instruction et la préparation professionnelle des orphelins.

La réponse des Etats-Unis aux lamentations du comte Bernstorff

NEW-YORK. — La réponse des Etats-Unis à la note de M. Bernstorff a été remise cet après-midi.

M. Bryan déclare qu'il ne sait comment interpréter la manière dont l'ambassadeur allemand a traité les sujets mentionnés; il présume cependant que l'ambassadeur désire un franc exposé du point de vue des Etats-Unis.

Cela paraît d'autant plus nécessaire, dit-il, que le langage employé dans le mémorandum est susceptible de s'expliquer comme mettant en doute la bonne foi des Etats-Unis.

Exposant l'attitude des Etats-Unis, M. Bryan dit :

Ce gouvernement n'abandonnera à aucun moment, ni en aucune façon, ses droits de neutre à aucun des belligérants actuels. Il a reconnu comme axiomes le droit de visite et d'examen, ainsi que le droit d'appliquer les règles du droit des gens concernant la contrebande de guerre aux articles commerciaux. Il a insisté en effet sur ce point que l'usage du droit de visite et d'examen est absolument nécessaire pour prévenir toute confusion entre les vaisseaux neutres et ceux appartenant à l'ennemi et aussi toute méprise entre les cargaisons légitimes et celles qui ne le sont pas. Il a admis aussi le droit de blocus s'il est exercé en fait et maintenu efficacement, mais il ne concédera rien au delà.

M. Bryan attire l'attention de l'ambassadeur allemand sur ce point, bien qu'il s'agisse d'une chose déjà connue par la correspondance avec plusieurs belligérants qui a été publiée, car on ne pouvait pas supposer que l'ambassadeur en eût connaissance officielle.

En second lieu, le gouvernement a essayé d'obtenir des gouvernements anglais et allemand des concessions mutuelles en raison des mesures adoptées respectivement par ces deux gouvernements pour l'interruption du commerce en haute mer.

Cela, il ne le fit pas en vertu d'un droit, mais dans l'exercice de ses privilèges d'ami sincère des deux parties en indiquant sa bonne volonté impartiale. « La tentative n'a pas réussi, dit M. Bryan; mais je regrette que Votre Excellence ne l'ait pas crue digne d'attention. »

A propos des impressions que vous avez exprimées en troisième lieu, je note avec un regret sincère qu'en discutant la vente et l'exportation d'armes aux ennemis de l'Allemagne, Votre Excellence semble demeurer sous l'impression qu'il était au pouvoir du gouvernement des Etats-Unis d'interdire ce commerce et que le fait qu'il manquait de le faire constitue une attitude injuste envers l'Allemagne.

Le gouvernement des Etats-Unis soutient cette thèse qu'un changement quelconque dans ses propres lois de neutralité pendant que se poursuivent les hostilités ne pouvait venir affecter de façon inégale les relations des Etats-Unis avec les nations en guerre qu'il constituerait une transgression injustifiable du principe de la stricte neutralité en conformité de laquelle il a cherché à diriger avec conscience toutes ses actions.

Je tiens, avec tous mes respects, à vous faire remarquer qu'aucune des circonstances alléguées ne modifie le principe dont il s'agit. Mettre l'embargo sur le commerce des armes à l'heure actuelle constituerait un changement de nature à violer directement la neutralité des Etats-Unis, et il doit être évident que le gouvernement des Etats-Unis, se considérant comme engagé d'honneur, ne saurait envisager une pareille manière d'agir.

Le comte Bernstorff ne s'est livré à aucun commentaire, il a déclaré seulement : « Je vais transmettre cette note à Berlin. »

L'armée anglaise sera toujours fournie de munitions

LONDRES. — A la Chambre des Communes, M. Lloyd George a rendu hommage au merveilleux esprit d'organisation de lord Kitchener, ministre de la Guerre :

« Le corps expéditionnaire de la Grande-Bretagne, dit-il, fixé au début à six divisions, dépasse aujourd'hui six fois ce nombre; les vides qui s'y produisent sont sans cesse comblés et ses approvisionnements sont constamment tenus au complet. Aucun pays n'a jusqu'ici accompli un pareil tour de force, si l'on considère que le service n'est pas obligatoire en Angleterre. »

Depuis le mois de novembre, la fabrication des munitions a quintuplé et la Grande-Bretagne fournit des projectiles à ses alliés.

La consommation des munitions dans la guerre actuelle, dit M. Lloyd George, n'a été prévue par aucun état-major. Un général français me disait que ses soldats avaient combattu 79 jours et 79 nuits, en se servant de leurs canons et de leurs fusils presque sans interruption.

L'affaire de Neuve-Chapelle a coûté autant de munitions que les deux années et demie de la guerre du Transvaal.

M. Lloyd George ajoute que les ouvriers qui s'adonnent à la boisson ne sont plus qu'une petite minorité.

Le gouvernement s'emploiera de toutes ses forces à assurer à l'armée la fourniture des munitions et des approvisionnements nécessaires.

La version allemande

d'après le "Times"

Zeppelins contre chalutiers.

Le *Lokalanzeiger* a conçu et développé une nouvelle théorie : la véritable mission des aéronefs allemands serait d'entraver l'approvisionnement en vivres des Anglais en coulant surtout leurs bateaux de pêche :

Lowestoft, dit la feuille officieuse, est un port situé sur la côte sud-est de l'Angleterre. Sa population est de 29.850 habitants et elle possède une flotte de pêche très importante. Comme les Anglais ont annoncé que la réduction par la famine de l'Allemagne constitue leur principale arme dans cette guerre, il va sans dire que c'est notre devoir d'empêcher par tous les moyens à notre disposition l'approvisionnement en vivres de l'Angleterre. La destruction de la flottille de bateaux de pêche, à Lowestoft, qui est composée de 111 vapeurs et de 600 voiliers, favorise notre but. Le moment de déployer de l'activité contre cette flottille est admirablement choisi, d'autant que Lowestoft est un des principaux ports pour la pêche du hareng. Yarmouth, qui est également important pour la même pêche, ne se trouve qu'à huit milles plus au nord. Parmi les autres points qui sont dans le rayon d'action d'un Zeppelin visitant Lowestoft, nous pouvons mentionner les ports et stations balnéaires de Southwold et d'Aldeburgh.

L'apparition d'aéronefs sur Sittingbourne et Faversham prouve que la défense des grands dépôts et arsenaux de Sheerness ne suffit pas pour effrayer notre marine aérienne (sic). Sittingbourne n'est situé qu'à quatre milles et demi de l'île de Sheppey. Nous pouvons donc nous attendre à ce que cette brusque révélation de danger, dans le voisinage immédiat des portes de Londres, provoque une grande émotion, d'autant plus que les aéronefs ont menacé des points extrêmement vulnérables de l'Angleterre.

Indépendamment de l'idée nouvelle de détruire les chalutiers avec des bombes et des torpilles aériennes, c'est toujours « la menace de Londres » qui sourit le plus à l'imagination germanique. Dans un long article intitulé « Zeppelin ante portas », les *Hamburger Nachrichten* écrivent :

Londres n'a encore rien vu. Mais les navires aériens allemands ont déjà atteint les portes de la métropole. Le désir puissant (sic) et la volonté de tout le peuple teuton sont que le Zeppelin puisse maintenant, lui aussi, planer au-dessus de Londres, laisser tomber des bombes sur la capitale du peuple qui a si cruellement mis le feu à la terre, et lancer les flammes de la guerre sur ses toits et ses domiciles (sic). La capitale du peuple qui a criminellement causé tant de douleurs et la perte de jeunes vies allemandes si précieuses, et qui a rendu nécessaires les fâcheux sacrifices du peuple germanique ne doit pas rester saine et sauve dans sa grasse aisance.

« Vertus » de la presse allemande.

Sur un mot d'ordre, tous les journaux d'outre-Rhin sont remplis maintenant d'articles optimistes sur la situation de l'Allemagne et sur les conditions agréables de la vie dans ce pays.

Le correspondant officiel berlinois de la *Gazette de Cologne* consacre deux colonnes et demie à une tirade fantastique, ayant comme manchette : « La confiance allemande : nos nerfs sont plus forts. » Comme preuve du calme qui régnerait à Berlin, il attire l'attention sur les affiches publiques « de vingt-six théâtres, de douze grands cabarets et cafés-concerts, de deux cirques gigantesques et d'une douzaine de luxueux salons de peinture ». Ce journaliste relève même les « vertus » de la presse germanique, lesquelles, dit-il, montrent « le calme parfait, la sécurité et la décence inébranlable du peuple allemand ». Puis, indifférent aux faits, il ajoute : « L'historien étonné écrira un jour avec quel sang-froid et quelle dignité la presse allemande a maintenu les traditions de la bienséance germanique au milieu d'un fleuve écumeux d'invectives haineuses. »

Revenant à l'ennemi, le correspondant dispose de la Grande-Bretagne en quelques mots : « En plus de la guerre contre nous, dit-il, l'Angleterre a encore à mener une guerre aussi dure contre l'état d'esprit et l'indifférence des masses. Elle a dû violer le principe fondamental de sa vie publique (la non intervention de l'Etat), et, au milieu de ses improvisations pour renforcer ses moyens d'attaque, voilà la grande crise sociale qui arrive, crise que la guerre n'a pu ni atténuer, ni retarder. »

La lutte contre les mots étrangers.

La vigoureuse campagne menée par la police pour exclure toutes les langues étrangères se heurte à quelques difficultés. A une séance tenue récemment par les afficheurs de Berlin, on adopta à l'unanimité la résolution que les noms et signes commerciaux ont une valeur commerciale intrinsèque et qu'il fallait exiger un peu de modération de la police.

The Standard

GRAND QUOTIDIEN POLITIQUE, LITTÉRAIRE, FINANCIER, SPORTIF
Publicité spéciale des villes d'eaux et hôtels étrangers
Abonnement par trimestre : 16 fr. 50.
BUREAUX A LONDRES : 134, Fleet Street.
A PARIS : 2, rue des Petits-Pères. Tél. 103-15.

Achetez TIMBRE CROIX-ROUGE 15:
10 c. affranchissement, 5 c. pour les blessés.

ILS NE RESPECTENT PAS MÊME LES CIMETIÈRES



A C..., près Soissons, les Allemands n'ont pas hésité à violer des tombes pour établir une ligne de tranchée d'où — depuis que cette photographie fut prise — ils ont été chassés par nos soldats, aussi indignés de la profanation que soucieux de délivrer d'une si odieuse présence toute la terre de la patrie.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Jean Guillemin, ministre plénipotentiaire, délégué du gouvernement français à la commission européenne du Danube, a quitté Paris, avant-hier soir, se rendant en Roumanie, par Athènes et Sofia.
— M. Pereyra, consul d'Espagne à Bordeaux, a été nommé consul général à Paris, en remplacement de M. Manuel Navarro Lopez Ayala, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

NAISSANCES

— Mme Jean-G. Scholle a donné le jour à un fils qui a été appelé Jacques-Roger.
— Mme Le Boette, femme du capitaine, est mère d'une fille depuis le 20 avril.
— Mme Victor Yver de La Bruchellerie a mis heureusement au monde une fille.
— Mme Jean Clouet des Pesruches, femme du capitaine, a donné le jour à un fils, le 20 avril, à Mâcon.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De Mlle Adèle Hugo, fille de l'illustre poète, décédée à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, en sa propriété de Suresnes, où elle vivait retirée depuis de longues années. Héritière de l'usufruit de l'œuvre de Victor Hugo, elle en laisse la propriété intégrale à son neveu, M. Georges Hugo, et à sa nièce, Mme Negre-ponte, née Jeanne Hugo. La cérémonie funèbre aura lieu dans la plus stricte intimité, demain samedi, à 10 h. 30, en l'église Saint-Sulpice.

Du lieutenant Jacques Sabatier, du 355^e d'infanterie, avocat à la cour d'appel de Paris, ancien secrétaire de la conférence, décédé à l'ambulance de Hénau (Pas-de-Calais), des suites d'une blessure reçue le 16 avril. Il était le fils de M. Maurice Sabatier, membre de l'Institut, et gendre de Mme Gabriel Rey.

De M. Edouard-N. Raphaël, banquier, chevalier de la Légion d'honneur, décédé subitement, à l'âge de soixante-trois ans, en son domicile, 25, avenue Kléber. Les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité.

Du comte Patrimoine, ancien ministre plénipotentiaire de 1^{re} classe, officier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, 25, avenue Rapp, dans sa soixante-dix-neuvième année. Il avait été consul général de France à Jérusalem et à Btyrout, ministre plénipotentiaire au Monténégro et à Belgrade. De son mariage, avec Mlle de Limperani, fille du ministre plénipotentiaire, il laisse deux fils : le comte Christian Patrimoine, sous-lieutenant au 329^e régiment d'infanterie, cité à l'ordre de l'armée, et M. Emmanuel Patrimoine, brigadier au 42^e régiment d'artillerie, cité à l'ordre de son régiment.

De Mlle Nanette de Maizière, décédée presque subitement des suites d'une méningite, le 8 avril, à l'âge de vingt-trois ans. Elle était la fille de notre distingué confrère M. Gaston de Maizière, qui a déjà perdu un fils, sous-lieutenant d'artillerie, mort il y a deux ans, à Toul, à la suite d'une chute de cheval. Son second fils, brigadier au 23^e dragons, est au front.

Du baron Henri de Sarret, lieutenant au 32^e dragons, décédé le 20 avril, à l'hôpital militaire de Versailles. Il était le fils du baron de Sarret de Coussegues et de la baronne, née Caulin-court de Vicence, décédée. Ses obsèques auront lieu à Versailles, ce matin vendredi, à 10 heures, en la chapelle de l'hôpital militaire.

De miss Mac Lane, fille de l'ancien ministre des Etats-Unis à Paris. Elle était la cousine germaine de la baronne de Baigne et de feu Mme René Raoul-Duval.

De Mlle Marie Paul Meunier, née Marguerite Sennelier.
De M. Kymert, chef d'escadron d'artillerie en retraite, officier de la Légion d'honneur, médaillé de Crimée et de 1870, décédé dans sa quatre-vingt-quatrième année, à Versailles.

Nouvelles brèves

Le colonel Winterfeld. — La Gazette de Cologne apprend que le colonel Winterfeld, ancien attaché militaire à Paris, se trouve en ce moment dans une clinique de Berlin, où il va subir une nouvelle opération.

Les visées allemandes en Chine. — Dans une conférence sur l'Extrême-Orient faite à Cologne, le professeur Florens a déclaré que l'Allemagne aurait à l'avenir en Chine une situation comparable à celle qu'elle a en Turquie.

Convocation de réservistes bulgares. — Selon un télégramme de Sofia à l'agence Wolff, le gouvernement bulgare a convoqué 2.000 réservistes pour une période d'exercices de trois semaines, afin d'assurer la police dans le district de Rilto.

L'Archiduc héritier d'Autriche à Czernovitz. — L'archiduc Charles François-Joseph est, d'après un télégramme de l'agence Wolff, arrivé le 19 avril à Czernovitz et a contemplé les positions ennemies du haut d'un ballon captif.

Déserteurs allemands arrêtés. — Le sous-officier Lowenthal, de la garde impériale, premier ténor de l'Opéra de Berlin, qui s'était évadé du dépôt des prisonniers allemands d'Issoudun, vient d'être arrêté par les douaniers de Foncines (Jura) à une dizaine de kilomètres de la frontière suisse. Son compagnon d'évasion avait été également arrêté en Saône-et-Loire. (D. p.)

Explosion de gaz. — Hier, à une heure de l'après-midi, 49, avenue Montaigne, à Paris, par suite d'une fuite de gaz, une violente explosion suivie d'un commencement d'incendie s'est produite dans une épicerie. Dégâts matériels assez importants.

Renversé par une auto. — M. Paul Lévis, âgé de soixante-deux ans, journaliste, demeurant 212, rue du Faubourg-Saint-Martin, à Paris, a été grièvement blessé par une automobile qui l'a renversé avenue Jean-Jaurès. Transporté à l'hôpital Saint-Louis.

Voleurs arrêtés. — Les inspecteurs de la police judiciaire ont arrêté hier, à Paris, les nommés Léon Herbé, âgé de cinquante-trois ans, 27, rue de Nantes, et Maurice Bernard, cinquante-cinq ans, 3, rue Dupuis, inculpés de vols d'aliments, de viande notamment, au préjudice du Comité d'Assistance des Soupes populaires du dix-neuvième arrondissement.

Conférences

Ligue française de l'enseignement, 3, rue Récamier. Conférences patriotiques : Aujourd'hui 23 avril, M. Joseph Reinach, ancien député : « Les lois antialcooliques et la guerre. »

Lundi 26 avril, à 3 heures, au Parthénon (11 bis, avenue de Suffren), présentation du comité d'honneur de la section suédoise, par M. Ernst Flygare. M. Gustave de Lafreté prendra la parole au nom du Parthénon. Audition musicale des œuvres du compositeur René Lenormand, chantées par Mlle Hélène-M. Luquiers, accompagnée par l'auteur.

CREME SIMON

Unique pour la toilette
des Dames

Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

UNE REPETITION GENERALE

"1915"

Revue en deux actes, de M. Rip

M. Rip, qui est le généralissime des revuistes, a passé hier au Palais-Royal une revue dont le succès auprès du public sera très grand, parce que très justifié. Très sagement, l'auteur a fait la trêve des petites rosseries; il s'est contenté — et le sujet était assez vaste — de nous faire rire nous-mêmes des petits travers auxquels la guerre vient si heureusement mettre un terme et qui, à notre insu trop souvent, nous avaient faits si ridicules : notre goût pour les modes persanes, ou la musique viennoise, le cubisme, le tango, ne trouveront pas hier plus de pitié que la maudite absinthe, à jamais honnie et bannie. On observera peut-être que M. Rip brûle aujourd'hui ce qu'il a adoré... Il est vrai, mais il est bien qu'il ait ce courage..., et il serait mieux qu'il soit imité.

La revue de Rip, qui est l'indice certain d'une mentalité nouvelle et louable, contient d'excellentes choses; elle est d'un bout à l'autre animée d'un patriotisme tour à tour gai, sentimental, enjoué ou héroïque. Il y a des couplets de la meilleure manière : la Lettre de Napoléon à Guillaume, la Ballade des Zeppelins, la Flotte allemande, les avatars d'une voyageuse partie pour Bordeaux, et enfin la Chanson du Poilu, pour n'en citer que quelques-uns. Je conseille aux civils, à ces civils dont le poilu de Forain disait : « Pourvu qu'ils tiennent! » d'aller les entendre. Ils y puiseront de la bonne humeur, et s'il est parmi eux quelques neurasthéniques en mal de pessimisme, je gage qu'ils en sortiront réconfortés et confiants.

Il y a à Mlle Marguerite Deval, voyageuse enjouée; Yvonne Printemps, une petite mariée qui danse aussi bien qu'elle chante; Spinelly, qu'il faut entendre chanter la Ballade des Zeppelins; Clara Tambour (un vrai nom de guerre), parfaite Eté et excellente commère; MM. Le Gallo, encore garçon du petit café; Palau, toujours plongeur du même petit café, et Vilbert, un fameux poilu. L'interprétation vaut l'œuvre, dont la carrière sera brillante.

VENDREDI 23 AVRIL

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — Relâche; samedi 24 avril, matinée à 1 h. 1/2, au bénéfice des œuvres de guerre; dimanche 25, à 1 h. 1/2, les Précieuses ridicules, Œdipe roi; à 7 heures, Patrie.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche; samedi, à 7 h. 1/2, le Jongleur de Notre-Dame, Cavalleria rusticana; dimanche, à 1 h. 1/2, la Vivandière, les Amoureux de Catherine; jeudi, à 1 h. 1/2, Louise, les Soldats de France.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — Relâche; samedi, à 2 h. 30, res-

POUR NOS PRISONNIERS

On plaint beaucoup nos « poilus », et l'on a raison, car ils ne sont pas à la noce. Si philosophe, si simpliste même qu'on soit (et on doit l'être), force est de convenir que ça n'est pas précisément drôle de passer ses jours et ses nuits dans les bois comme les trappeurs, ou dans des trous comme les bêtes. Qu'il gèle, qu'il neige ou qu'il tombe simplement du « crachin », on serait mieux au coin du feu.

Il est, en revanche, d'autres pauvres bougres qui n'ont même pas, pour se remonter, cette exaltation intermittente du combat. Ce sont ceux qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de l'ennemi. Ce sont nos prisonniers, qui ne sont pas tous des soldats, ni même des hommes, puisque les hordes du Kaiser, foulant aux pieds sans vergogne les principes élémentaires du droit des gens, emmènent pêle-mêle en esclavage les femmes, les enfants, les vieillards qu'ils n'ont pas massacrés.

Sur le traitement réservé aux captifs, qu'ils aient été pris les armes à la main ou saisis comme otages, nous ne serons réellement fixés que plus tard. Tout ce que nous pouvons deviner à la lecture des lettres — combien brèves et discrètes (et pour cause) — que nous recevons d'outre-Rhin, c'est que leur sort n'a rien d'enviable. Il est plus ou moins pénible, suivant les localités où les hasards de la répartition les ont conduits.

Les plus favorisés sont mal nourris, mal vêtus et couchent sur la dure, parfois sur la paille humide. Ils souffrent de la faim et du froid autant que des amertumes de l'exil et de l'absence de nouvelles.

Il n'est pas de régime plus débilissant.

Aussi point n'est besoin de renseignements plus précis pour redouter que nombre d'entre eux ne soient, parmi les piteux troupeaux, les infortunés qui ont à payer tribut aux affections consécutives aux refroidissements, aux privations, au surmenage émotif : le rhumatisme, les douleurs sous toutes les formes, la misère physiologique, etc., avec leurs diverses conséquences.

Et contre ces multiples dangers, ni les vêtements chauds, ni les provisions de bouche, ni les « douceurs » ne constituent des garanties suffisamment efficaces. Il faudrait y joindre de quoi dépurar ces organismes épuisés ou intoxiqués, de quoi leur refaire, sous forme de sang neuf, une réserve de résistance et de vigueur.

C'est plus facile qu'on pourrait le croire.

D'une part, l'Urodonal qui dissout l'acide urique (le plus redoutable et le plus commun des poisons de l'économie), « comme l'eau chaude dissout le sucre », n'est-il pas le remède classique contre les douleurs d'origine rhumatismale, dues au froid et à l'humidité, et contre les accidents du même genre, en même temps que l'infailissable libérateur du cœur et des reins ? Et qu'est-ce que le Globéol, sinon du sang frais et vivant, du sang intégral, du sang de France, en un mot, de l'énergie en pilules ?

Tout colis expédié à nos chers prisonniers doit contenir un flacon d'Urodonal et un flacon de Globéol. Vous n'abrégez pas ainsi, certes, leur séjour forcé chez les barbares — ça, c'est l'affaire des « poilus » — mais vous le leur rendez plus tolérable, en leur assurant le maximum de chances de ne pas laisser leurs os !

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N.B. — On trouve l'Urodonal dans toutes les pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : Gare de l'Est). Le flacon, franco, 6 fr. 50 ; les 3 flacons (cure intégrale), franco, 18 francs. Pays neutres : franco 7 et 20 francs. Exigez-le.

Le Globéol est en vente à la même adresse : le flacon, franco 6 fr. 50 ; la cure intégrale (4 flacons), franco 24 fr. Pays neutres : franco 7 et 26 francs. Refusez toute imitation.

tival de musique : dimanche 25, à 2 heures, et le soir, à 7 h. 3/4, Henri III et sa cour.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche ; samedi 24 avril, reprise du Train de plaisir. Places de 1 à 6 fr. Loc. ouverte.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Châtelet. — Relâche.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 20 h. 45, Durand et Durand, vaudeville en 3 actes ; 2 heures de fou rire (Aug. Prieur, de Bedis, Alice Weil, Djahia et Poggi).

Galté-Lyrique. — Relâche.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, la Halle, le Bonheur, la Délaissée, la Première mise.

Gymnase. — Relâche.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Devrmon, Rev. av. Reine Darns.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — Relâche ; samedi, dimanche (mat. et soirée), le Maître de Forges.

Renaissance. — A 8 h. 1/4, Mam'zelle Boy-Scout.

Théâtre Albert-I^{er}. — Relâche.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, Gillette de Narbonne.

Vaudeville. — A 8 h. 1/2, la Famille Pont-Biquet.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, soirée à 8 heures. Nouveau programme : l'Escapade de Filoche, vaudeville joué avec un brio endiablé. Le grand film artistique Gaumont : Celle qui tua, drame moderne. Attraction sensationnelle : Tsom and West, cyclistes comiques et sérieux ; Fleurs et Panorama de Gabès, merveilleuses vues en couleurs naturelles obtenues avec le Chronochrome Gaumont. Comédies, vues documentaires, phonoscène, enfin les actualités Gaumont, vues prises autour des événements actuels. Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

TIVOLI-CINEMA nous présente cette semaine (du 23 au 29 avril) un programme remarquable comprenant : Celle qui tua, drame émouvant de la série des grands films artistiques ; le Chemin de la Croix rouge, épisode de la guerre de 1914 ; Celles qui restent au logis, grand drame patriotique d'actualité ; Max, coiffeur par amour, comique, joué par Max Linder ; Bunny achète un harem, comédie américaine ; Tivoli-Journal, donnant toutes les actualités. — Le grand orchestre symphonique obtient toujours le plus gros succès, tant pour sa merveilleuse adaptation que pour la parfaite exécution. — Rappelons que Tivoli-Cinéma, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 1/2 avec le même programme que le soir. Location : Tél. Nord 26-44.

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — A noter cette semaine, au programme de cette magnifique salle : La liqueur somnifère, captivante intrigue dramatique et policière ; un Max Linder irrésistible, des vues comiques, de splendides vues de plein air, les dernières actualités, le tout admirablement mis en valeur par la projection la plus parfaite.

LES SPORTS

AVIATION

A la mémoire du sénateur Raymond. — M. Millerand, ministre de la Guerre, vient d'autoriser les militaires de tous grades à participer individuellement à la souscription ouverte en vue de l'érection d'un monument au docteur Emile Raymond. Tandis que le conseil général de la Loire, à l'occasion de sa réunion du mois d'avril, se livrait à une émouvante manifestation d'hommage au sénateur aviateur, les souscriptions patriotiques, importantes ou modestes, affarvent Pereire. La liste de la souscription s'élève actuellement à 16.704 fr. 80.

ESCRIME

La baïonnette. — Un tournoi du combat d'escrime à la baïonnette, organisé par l'Union des Sociétés de Préparation militaire de France aura lieu dimanche 25, à 2 h. 30, à l'Alcazar d'été (Champs-Élysées). Éliminatoires, de 9 heures à midi. Le président du Conseil municipal honorerait de sa présence ce tournoi, dont les engagements seront clos demain matin.

A la Préfecture de Police

Le préfet de police a réuni hier, à la caserne de la Cité, pour leur serrer la main avant leur départ, les secrétaires d'inspecteurs de commissariat et les gardiens de la paix, sous-officiers dans la réserve de l'armée active, qui regagnent leur corps.

M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal, et M. Achille, conseiller municipal, rapporteur du budget de la préfecture de police, sont venus joindre leurs souhaits à ceux du préfet, qu'entouraient le secrétaire général et les directeurs de son administration.

La Bourse de Paris

DU 22 AVRIL 1915

Le marché reste toujours orienté vers la fermeté. Si, en dehors de notre rente, qui poursuit résolument sa reprise, et du Rio dont les progrès s'accroissent chaque jour davantage, les différences de cours ne sont pas très sensibles, il n'en est pas moins vrai que les offres qui se présentent sont partiellement absorbées et que, parfois même, les demandes restent sans contre-partie.

De 72,50, notre 3 0/0 s'avance à 72,85. Le 3 1/2 0/0 s'inscrit à 91,65. Parmi les fonds étrangers, notons l'amélioration du Russe consolidé à 79,50. Par contre, l'Extérieure s'alourdit à 86,40, le Turc unifié à 63,95.

Peu de variations dans le groupe des établissements de crédit. De même, du côté de nos grands Chemins, nous retrouvons non loin de leur clôture de la veille le P.-L.-M. à 1.085, le Nord à 1.385, l'Orléans à 1.140 et l'Ouest à 730.

En valeurs diverses, le Rio, sur lequel on constate des achats assez suivis, progresse à 1.669, Suez inchangé à 4.380. Le Métro gagne 4 points à 449.

IL EST URGENT

de réclamer à Excelsior les exemplaires qui manquent dans les collections ; ces exemplaires, en effet, s'épuisent très rapidement et beaucoup ne pourront bientôt plus être fournis. Nous pouvons encore adresser tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre, ainsi que nos trois numéros spéciaux remplaçant les numéros d'août complètement épuisés. Le numéro : France, 0 fr. 10 ; Etranger, 0 fr. 20.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle Ceinture-Maillot du Dr Clarans. Plaque illustrée adressée gratuitement sur demande. Etab^l C.-A. Claverie, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous l. jours, de 9 h. à 7 h. p. Dames Spécialistes.

LA CHAUSSETTE MILITAIRE S.W.

MARQUE DÉPOSÉE

AU SUIF RAFFINÉ ET FORMOLISÉ CONTRE FROID AUX PIEDS HUMIDITÉ, AMPOULES CREVASSES ET PIEDS BLESSÉS ou MEURTRIS

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS ET CHEZ KIRBY, BEARD & Co Ltd. 5, Rue Auber — Paris.

REPLIÉE, PRÊTE A RENTRER DANS LE SOULIER

LA PAIRE 0,95 AVEC NOTULE

COMMISSAIRES-PRISEURS

IMPORTANT MOBILIER ANCIEN et MODERNE

Porcelaines, faïences, grès et émaux de Wedgwood, objets d'art et d'ameublement, bronzes et pendules de style, Tableaux, Pastels, Tapisseries, Piano d'Erard, Billard, Tenture, Tapis, etc. Vente ap. décès, Hôtel Drouot, salle 1, les 27 et 28 avril 1915, à 2 heures, M^r LARBEPINET, C^{re}-Pr. 23, rue de Choiseul, suppléant M^r LE RICQUE, C^{re}-Pr. mobilisé. Exposition publique, le 26 avril 1915, de 2 heures à 6 heures.

ON DEMANDE D'URGENCE

deux jeunes gens de 14 à 15 ans, dont un ayant bicyclette, pour courses et bureau. S'adresser à « Excelsior », 88, Champs-Élysées.

NOTRE COUVERTURE TRICOLORE

pour conserver notre feuilletton

L'ENFANT DE LA GUERRE

dans nos bureaux, 0 fr. 10 ; par la poste, 0 fr. 15.

Aussi efficaces que les meilleures eaux minérales bues à la source

Il suffit de faire dissoudre dans un litre d'eau pure un paquet de Lithinés du Dr Gustin pour obtenir instantanément une eau minérale alcaline et lithinée, légèrement gazeuse, délicieuse à boire, même pure, qui se mélange à toutes les boissons et principalement au vin auquel elle donne un goût exquis.

Lithinés du Dr Gustin

Contre toutes les affections des Reins, Vessie, Foie, Estomac, Articulations

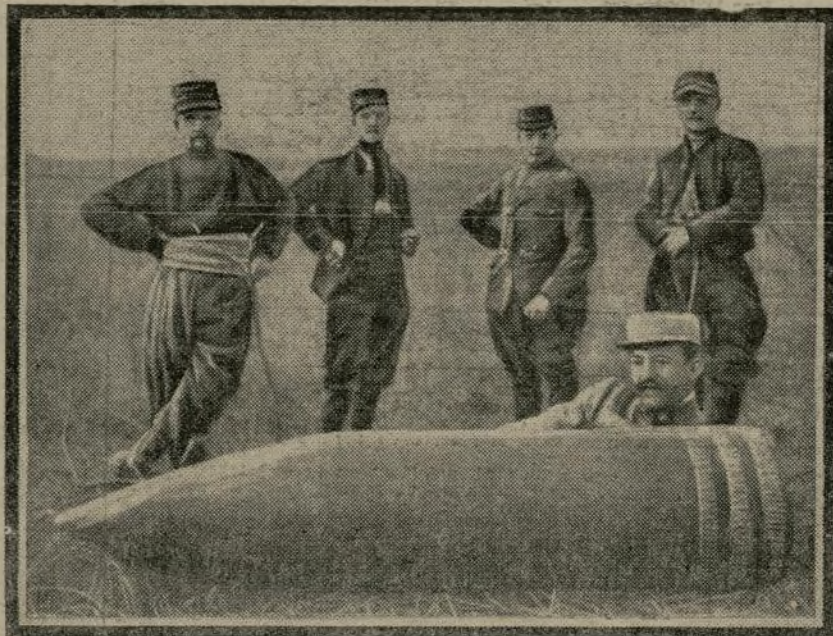
12 paquets font 12 litres d'eau minérale pour Un franc

Nos Echos Illustrés



CHEVALIERS DE St-GEORGES

Vaillants parmi les vaillants, ces deux canonniers reçoivent deux des croix envoyées par le tsar pour nos soldats.



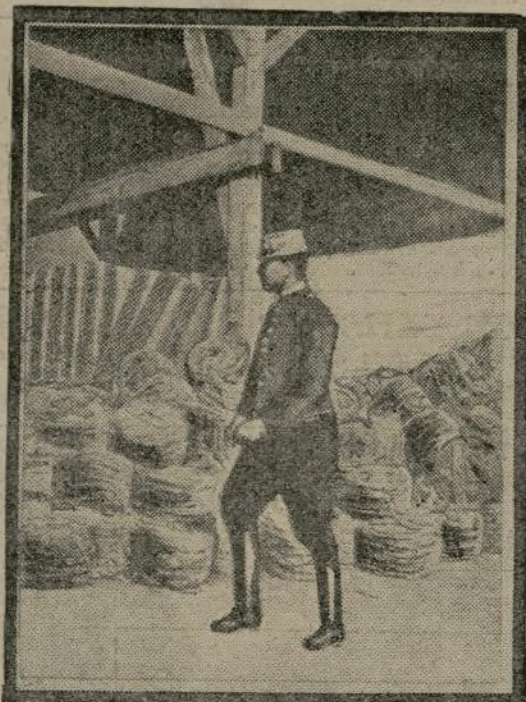
GIBOULEES D'AVRIL

Destinée à l'un de nos forts de l'Est, cette marmite allemande de 380 n'a pas manqué à sa réputation. Elle oublia d'éclater, comme il sied à une impériale « kamelote ».



L'AVIATEUR GRIVOTTE

Chargé d'une mission périlleuse l'aviateur Grivotte (à droite) l'accomplit; il est cité à l'ordre de l'armée.



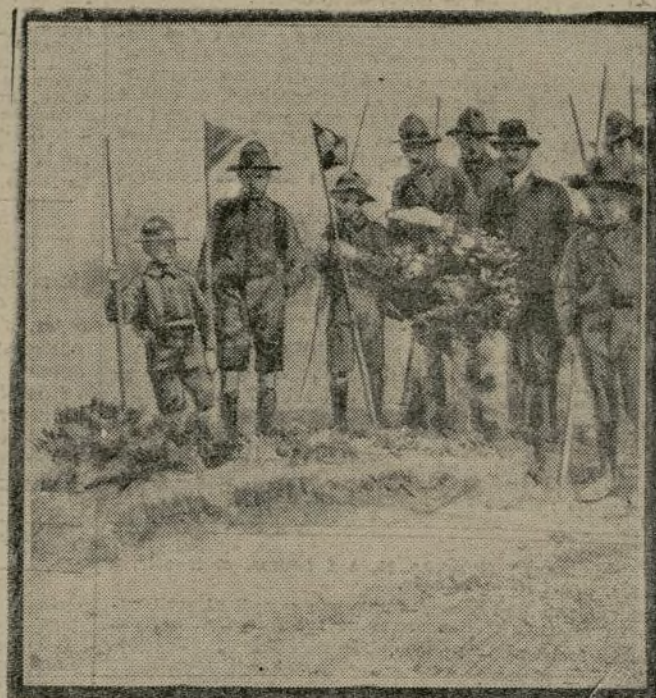
LE BON MAGASIN

En tas, les bobines de fil de fer barbelé sont groupées. De l'aveu même des Allemands, nos réseaux sont plus solides que les leurs.



FIGARELLA

Son mari est au front, mais elle n'a pas voulu fermer le salon de coiffure. Avec dextérité, elle manie le rasoir, le blaireau et la tondeuse.



LE PIEUX PELERINAGE

Sur la tombe d'un brave soldat mort au champ d'honneur, ces petits éclaireurs sont venus apprendre comment on doit savoir mourir pour la France, champion de la civilisation et de l'Humanité.



— Moi aussi, je veux chasser les mots français; désormais, je ne suis plus le Grand Turc: que l'on m'appelle le Kolossal Turc!!!

(O'Galop.)



— Je ne veux pas me salir les mains!

(Niké.)



CENTENAIRE DE BISMARCK

BISMARCK (à Guillaume). — Si c'était pour me montrer une Allemagne si malade, tu pouvais bien me laisser tranquille!

(Il Secolo, Milan.)